



On dira des bêtises

Par Eugène Labiche

A. Delacour et R. Deslandes

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

AVERTISSEMENT

Pour sortir des sentiers battus, il nous a paru intéressant de remettre un peu en lumière ce vaudeville en un acte d'Eugène Labiche et de ses compères, jouable par des troupes amateur ou des groupes théâtre de collège.

Le thème est certes léger... primesautier, même, à l'instar des pièces comiques de cette époque, mais il offre quelques sujets de réflexion sur la société de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Ne serait-ce que pour une lecture documentaire.

Cependant, nous avons cru bon de procéder à un petit élagage de printemps (qui ne nuit en rien au texte !) afin, d'une part d'en faciliter l'étude et d'autre part la mise en scène.

En effet, deux habitudes de ce temps nuisent de nos jours au plaisir de découvrir cette pièce (tout comme on a adapté le bon français d'autrefois).

1/ L'utilisation pléthorique d'une ponctuation inutile qui hache la lecture, en particulier les points d'exclamations suivis de points de suspension (plusieurs par réplique). En gommer un certain nombre permet une approche plus fluide.

2/ Un excès (comme chez Feydeau) de didascalies dont beaucoup n'ont plus lieu d'être car elles décrivent les mouvements, les entrées, et les sorties des acteurs dans le décor original de la première représentation.

Ainsi, nous proposons deux versions :

D'abord **le texte allégé** à l'intention des comédiens, ensuite **le texte intégral d'origine** pour les puristes.

* La distribution (à partir de 7 hommes et huit femmes) comprend un certain nombre de figurants dont les apparitions sont limitées. Les masques peuvent dissimiler des visages féminins selon les besoins.

De même, les chansons, désuètes, sur des musiques inconnues, ne sont pas indispensables.

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Par E. Labiche, A. Delacour et R. Deslandes

Représenté pour la première fois à Paris au théâtre des variétés, le 11 février 1853

DISTRIBUTION

DUBOUQUET : riche provincial

PAUL DUBOUQUET : son neveu

BIGARO : ami de Dubouquet

BEAUREGARD : propriétaire

PLANTIN : neveu de Beauregard

MADAME DE PRÉVANNES : hôtesse, organisatrice du bal

FANNY : sa nièce

FLORENTINE (Mme de VILLERS) : fleuriste, intrigante

TOINETTE : servante

UN SERVITEUR (ou **MATHILDE** : 2^{ème} servante)

LE GÉNÉRAL

ADOLPHE

UN PIERROT

HENRI : le sourd

Des invités : Pierrots, Pierrettes, des Arthur, des Débardeurs...

La scène se passe à Paris chez Madame de Prévannes.

Un salon cosu du milieu du XIX^{ème} siècle.

Le théâtre représente un salon éclairé et disposé pour une soirée. Contre le rideau du fond, une grande armoire, à gauche ; au troisième plan, un guéridon ; de l'autre côté, des banquettes et une table.

SCÈNE PREMIÈRE

Paul, Beauregard, Plantin, Fanny, invités ; puis Mme de Prévannes.

Au lever de la toile on achève un quadrille, dans lequel figurent Paul avec Fanny, Beauregard avec une invitée, etc. Plantin ne danse pas et se tient à l'écart, assis à droite ; à la fin de la contredanse, il éternue.

MME DE PRÉVANNES (*entrant*) : Comment ! Un quadrille ici, dans ce salon, mais vous devez étouffer ! (*Plantin se lève*)

FANNY : Non, ma tante ! la danse ça rafraîchit.

MME DE PRÉVANNES : Ah ! monsieur de Beauregard ! c'est très aimable à vous d'être venu...

BEAUREGARD (*saluant*) : Madame !

PAUL (*bas à Fanny*) : Quel est donc ce monsieur de Beauregard ?

FANNY (*de même*) : Le propriétaire... un vieil ami de la maison.

BEAUREGARD : Permettez-moi, madame, de vous présenter mon neveu, (*montrant Plantin qui se mouche*) Ernest Plantin, que j'ai pris la liberté d'amener. (*Bas à Plantin*) La petite te regarde... De la tenue !

MME DE PRÉVANNES : Et vous avez bien fait, monsieur, on a jamais trop de danseurs, car je présume que Monsieur danse ?

BEAUREGARD : Certainement. (*Bas à Plantin*) Réponds quelque chose de gracieux.

PLANTIN : Figurez-vous, madame... (*Il éternue*)

BEAUREGARD : Assez ! (*À Mme de Prévannes*) Je vous demande grâce pour lui... Ce pauvre Plantin est affligé d'un rhume de cerveau. (*Ritournelle de l'air suivant*)

MME DE PRÉVANNES (*aux invités*) : Ah ! j'entends l'orchestre... Mesdames, si vous vouliez passer dans le grand salon.

ENSEMBLE

Air : polka de *Pas de fumée sans feu*.

C'est une polka qui commence,
Quels accords enivrants et doux !
L'appel de sa vie cadence
Ce soir doit nous/ vous rallier tous.

Plantin fait sa partie en se mouchant, Beauregard, Plantin et les invités sortent. Pendant que Mme de Prévannes reconduit ses invités, Paul parle bas à Fanny.

SCÈNE 2

Paul, Mme de Prévannes, Fanny.

MME DE PRÉVANNES (*redescendant, à Paul*¹) : Eh bien, vous ne suivez pas ces dames ?

FANNY : Oh ! grondez-le bien fort, ma tante. Monsieur veut nous quitter...

MME DE PRÉVANNES : Déjà... Mais le bal est à peine commencé.

PAUL : Pour une heure seulement... Un rendez-vous indispensable avec l'avoué qui doit me céder son étude. Je reviendrai... (*Fausse sortie*) Ah ! une nouvelle ! une grande nouvelle ! Mon oncle est arrivé.

MME DE BRÉVANNES : Monsieur Dubouquet ?

PAUL : Lui-même !

MME DE PRÉVANNES : Et que vient-il faire à Paris ?

PAUL : Vous ne devinez jamais... Il vient chercher la croix, il prétend qu'on la lui doit ; mais une chose dont vous ne vous doutez pas, c'est que vous êtes compromise...

MME DE PRÉVANNES : Moi ?

PAUL : J'ai eu l'imprudence de lui parler de votre parenté avec un ami du secrétaire du ministre. Il compte sur votre protection. Il viendra vous voir demain en habit noir.

¹ À cette époque, les plateaux étaient plus inclinés qu'aujourd'hui afin que le public voit mieux les acteurs du deuxième et troisième rang. Ainsi, on disait « descendre » quand on venait vers l'avant-scène et « monter » quand on allait vers le fond.

FANNY : Oh ! ma tante... vous la lui ferez donner ?

MME DE PRÉVANNES : Mais ma chère enfant je ne dispose pas de cela... (*À Paul*) Et pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

PAUL : La fatigue du voyage... je l'ai laissé en tête-à-tête avec un monsieur Bigaro, qu'il a conduit à Paris ; un de ses concurrents dans l'art de fabriquer la pommade.

FANNY : Et lui avez-vous parlé ?

PAUL : De notre prochain mariage ? Pas encore. Comme je compte lui emprunter cent mille francs pour payer mon étude, il faut attendre le bon moment.

MME DE PRÉVANNES : Quel malheur qu'il ne soit pas ici... je l'aurais présenté à mon cousin, l'ami du secrétaire du ministre.

PAUL : Vous attendez beaucoup de monde. Oh ! mais votre bal est superbe !

MME DE PRÉVANNES : Mais... je l'espère.

FANNY : Avez-vous vu madame de Villers ?

PAUL : Madame de Villers ?

MME DE PRÉVANNES : Une femme charmante, entrée depuis cinq minutes et qui a déjà fait l'admiration du salon.

PAUL : C'est la première fois que je vous entends nommer cette dame.

FANNY : Je crois bien, nous ne la connaissons que depuis hier.

PAUL : Et vous la recevez ?

MME DE PRÉVANNES : C'est bien le moins. Il y a deux jours, à la sortie du concert, il faisait un temps affreux. Cette dame eut l'obligeance de nous offrir sa voiture. Aussi ai-je cru devoir lui adresser une invitation. Du reste, elle est fort bien... un ton charmant !...

FANNY : Et une façon de danser qui a quelque chose de piquant... Elle se balance.

MME DE PRÉVANNES (*voyant Florentine qui arrive*) : Chut ! la voici !...

SCÈNE 3

Les mêmes, Florentine.

FLORENTINE : Pardon ! je vous dérange peut-être ?

MME DE PRÉVANNES : Du tout ! nous parlions de vous... Permettez-moi de vous présenter monsieur Paul, un de nos meilleurs amis.

PAUL (*saluant*) : Madame... (*apercevant Florentine ; à part*) Oh !

FLORENTINE (*de même*) : Ah !

MME DE PRÉVANNES : Quoi donc ? vous connaissez Madame ?

PAUL : Oui... je crois. J'ai eu l'honneur de rencontrer Madame chez l'ambassadeur...

FLORENTINE : Turc !

PAUL (*de même*) : Turc !... précisément !

FLORENTINE : Un bal charmant !... moins joli que le vôtre pourtant... Vos invités arrivent en foule.

MME DE PRÉVANNES : Et nous ne sommes pas là pour les recevoir. (*Saluant Florentine*) Vous permettez ? (*Elle remonte*)

FANNY : À bientôt, monsieur Paul. (*Elle remonte près de sa tante, Florentine passe à droite*)

ENSEMBLE

PAUL, à part

O rencontre maudite !

En croirai-je mes yeux !

Mais je dois au plus vite

L'éloigner de ces lieux !

FLORENTINE

Ma présence l'irrite,

Il semble soucieux,

Pourquoi donc aussi vite

S'écloigner de ces lieux ?

FANNY ET MME DE PRÉVANNES

Ce départ-là m'/t' irrite

Mon/ton cœur es soucieux.

Faut-il quitter si vite

Un bal délicieux ?

(Fanny et madame de Prévannes sortent par le fons à gauche ; Paul se dirige vers le fond à droite ; mais dès que ces dames se sont éloigné, s il revient vivement vers Florentine.)

SCÈNE 4

Paul, Florentine ; puis Toinette.

PAUL *(se plaçant en face de Florentine)* : Vous ici, Florentine ! C'est du joli !

FLORENTINE : Tiens ! j'ai reçu une invitation.

PAUL : Une invitation ! mais, vous auriez dû comprendre, ma chère, que votre position... votre éducation... une fleuriste !...

FLORENTINE : Hein ?

PAUL : Vous interdisait l'entrée d'un certain monde.

FLORENTINE : Ah ça, petit jeune homme... mêlez-vous de vos affaire !

PAUL : J'espère que vous n'allez pas rester ici ?

FLORENTINE : Tiens ! on dit qu'il y a un souper.

PAUL : Voyons, ne plaisantons pas. Prétextez une migraine... une indisposition. Je vais vous faire avancer une voiture.

FLORENTINE *(fredonnant)* : Larifla fla fla !... Larifla ! fla, fla !...

PAUL *(avec colère)* : Florentine !

FLORENTINE : Je vous gêne, n'est-ce pas ! et je sais bien pourquoi... Vous voulez épouser la nièce ? Mais il y a un petit malheur.

PAUL : Lequel ?

FLORENTINE : Je ne donne pas mon consentement.

PAUL : Vraiment ? Eh bien... je m'en passerai.

FLORENTINE : Parce que je puis parler... J'ai de vous des lettres brûlantes.

PAUL : Et vous oseriez ?

FLORENTINE : Tiens, pourquoi pas ? C'est drôle, en voyant ce monde élégant, ces femmes qui ont des maris, il m'est venu une idée.

PAUL : Laquelle ?

FLORENTINE : C'est d'en avoir un aussi.

PAUL : Ah ! par exemple !

FLORENTINE : Oui, je suis lasse de rester garçon, et j'ai songé à vous.

PAUL : Vous êtes trop bonne.

FLORENTINE : Paul, je vous autorise à demander ma main à ma famille.

PAUL : Eh ! vous n'en avez pas, de famille.

FLORENTINE : Je la représente, monsieur.

PAUL : C'est bien flatteur pour elle. D'ailleurs, c'est une folie. Vous savez bien que mon oncle Dubouquet ne consentirait jamais.

FLORENTINE : J'embrasserai ses genoux. Où est-il ?

PAUL : Lui... il est... il est à Buenos-Ayres.

FLORENTINE : Très bien... Ainsi, vous refusez ma main ?

PAUL : Avec ivresse !

FLORENTINE : Flattée !... mais prenez-y garde. Je suis femme à faire un coup de tête.

PAUL : Florentine !

FLORENTINE : Oui ou non, m'avez-vous promis de m'épouser ?

PAUL : Oh ! je vous ai promis... c'était du carnaval.

FLORENTINE : Je comprends... une promesse avec un faux nez.

PAUL : Voilà.

FLORENTINE : Écoutez, je suis bonne personne. Je ne tiens pas essentiellement à épouser un avoué. Je n'aime pas cet état-là, mais trouvez-moi un autre parti.

PAUL : Vous êtes folle !

FLORENTINE : Possible ! mais ne fallait pas me promettre ! Et si à minuit précis, vous entendez minuit ! vous ne m'avez pas présenté un autre futur... sans faux nez, j'éclate ! Je montre vos lettres à madame de Prévannes.

PAUL (*avec menace*) : Ah ! si vous faites cela !

TOINETTE (*entrant étourdi*) : Madame, voici des cartes.

FLORENTINE (*à part*) : Quelqu'un !... (*haut*) Désolé, monsieur, je suis engagée pour seize contredanses.

TOINETTE : Tiens ! je croyais que Madame était là.

(*Elle va poser ses cartes sur un petit guéridon à gauche*)

FLORENTINE (*passant devant Paul, en se donnant des airs, bas*) : Hein ?... Quel chic !...

PAUL (*bas*) : Voyons, Florentine... c'est une plaisanterie.

FLORENTINE (*bas*) : À minuit, ou j'éclate !

PAUL (*à part*) : Et l'heure de mon rendez-vous ! comment faire ?

FLORENTINE (*voyant que Toinette les observe et saluant cérémonieusement*) : Monsieur !

PAUL (*de même*) : Madame... (*à part*) Que le diable l'emporte !

(*Il sort brusquement*)

SCÈNE 5

Toinette, Florentine ; puis Beauregard.

FLORENTINE (*voyant Toinette disposer les cartes sur le guéridon*) : Tiens ! on va jouer ici ?

TOINETTE : Oui, madame.

FLORENTINE : Le lansquen... ou le baccar²

TOINETTE : Plaît-il ?

FLORENTINE : Non... rien ! un jeu grec ! (*À part*) Fichus mots !

TOINETTE : On joue petit jeu ici. C'est pas comme là-haut, chez madame de Saint-Léon, à l'étage au-dessus, ils engraisent joliment la cagnotte... et quelle société ! En voilà une de société.

FLORENTINE (*s'éventant*) : C'est rup ?...

TOINETTE : Plaît-il ?

FLORENTINE : Encore un mot grec... (*À part*) Je possède trop le grec !

TOINETTE : Les dames surtout ! voilà qu'est calé !... madame de Saint-Ernest... madame de Saint-Victor... madame de Saint-Alphonse... elles ont toutes des saints... devant leurs noms...

FLORENTINE : C'est du faux, je connais ça !

TOINETTE : Et ces messieurs ! Ce soir, ils sont déguisés et ils dansent en se tortillant ! On dirait une compote de grenouilles. Tenez, v'là comme ils font... (*Elle essaie de danser*)

FLORENTINE (*s'oubliant et dansant aussi*) : Mais non... tu n'y es pas... tiens... voilà !...

BEAUREGARD (*entrant, à Florentine*) : Madame (*Air de danse de l'orchestre*).

TOINETTE et FLORENTINE (*s'arrêtant*) : Oh !

² Pour lansquenet et baccara (jeux de cartes. Plus loin rup pour rupin. Genre qu'elle se donne.

BEAUREGARD (*gracieusement*) : L'orchestre nous invite... Me sera-t-il permis de réclamer ma contredanse ?

FLORENTINE : Avec plaisir... vous voyez... j'étais en train...

TOINETTE : De répéter un pas.

FLORENTINE : Espagnol.

BEAUREGARD : Un boléro. Je l'avais reconnu.

FLORENTINE : Ah ! vous l'aviez... Monsieur est étranger ?

BEAUREGARD : Oui, madame, je suis de Mâcon. (*Respectueusement*) Madame voulez-vous le faire l'honneur d'accepter mon bras ?

FLORENTINE (*lui donnant le bras*) : Mille pardon, je suis confuse...

BEAUREGARD : Oh ! charmante ! charmante ! charmante !... (*Il sort avec Florentine*)

SCÈNE 6

Toinette, puis Dubouquet et Bigaro.

TOINETTE (*regardant sortir Florentine*) : Parlez-moi de celle-là, au moins... Toute grande dame qu'elle est, on peut causer avec elle. (*Dubouquet, et Bigaro paraissent au fond en dansant*) Tiens ! v'là encore des messieurs qui arrivent. Quelle drôle de tête !... (*Dubouquet et Bigaro cessent de danser. Ils portent un costume exactement semblable. Un long cache-nez leur monte par-dessus le menton*)

DUBOUQUET : Des lampions dans la cour... de la verdure dans l'escalier... des salons illuminés... c'est ici. (*Ils entrent dans le salon*) J'ôte mon cache-nez.

DUBOUQUET (*apercevant Toinette*) : Ah ! voilà la bonne ! (*Il l'embrasse*) Bonjour la bonne.

TOINETTE (*passant au milieu*) : Eh ben ! eh ben ! ne vous gênez pas !

BIGARO (*l'embrassant aussi*) : Tiens ! voilà la bonne ! Bonjour la bonne !

TOINETTE : L'autre aussi !... si Madame vous voyait.

DUBOUQUET (*cherchant à lui prendre la taille*) : Baste ! (*Elle se sauve près de Bigaro*)

BIGARO (*imitant Dubouquet*) : Baste !

TOINETTE (*se débattant*) : Mais finissez donc ! (*Dubouquet et Bigaro mettent leur cache-nez autour du cou de Toinette, leur paletot sur ses bras, et leurs chapeaux sur ses mains comme deux champignons. À part*) En v'là des pas gênés ! (*Elle sort. Bigaro la suit en l'agaçant*)

SCÈNE 7

Dubouquet, Bigaro, puis un (une) domestique.

DUBOUQUET (*se croisant les bras*) : Mais finiras-tu Bigaro, finiras-tu ?

BIGARO : Tiens, vous l'embrassez... je l'embrasse !

DUBOUQUET : mais quand donc perdras-tu ta déplorable habitude de me copier servilement ?

BIGARO : Hé vous copier, moi !... Si on peut dire.

DUBOUQUET : Je dis et je prouve ! À Grasse, ta patrie et la mienne, mes vertus civiques me font élire président du conseil de salubrité ; les tiennes —tes vertus civiques— ne te valent que le titre de secrétaire. Crac ! tu intrigues, tu conspires pour te faire nommer à ma place.

BIGARO : Mais non.

DUBOUQUET : Je ne t'en veux pas, dans le Midi ça se fait... Autre exemple : je sollicite la croix... crac... tu la demandes aussitôt. Je me décide à venir à Paris pour appuyer mes titres. Crac ! tu te décides aussi. Je retiens la première place du coupé, crac ! tu te cramponnes à la seconde. Je m'enrhume du cerveau, crac ! tu te mouches. Enfin, tout à l'heure, en montant l'escalier, je glisse, crac ! tu dégringoles. Et ce n'est pas là de la copie, de l'imitation, du décalque ? Mais c'est-à-dire que je suis la France et que tu es ma Belgique !...

BIGARO : Mais, permettez !

DUBOUQUET : Je prouve encore ! Pourquoi es-tu ici ?... Parce qu'ayant eu l'imprudence de dire que j'allais passer ma soirée dans une maison charmante, tu t'es attaché à moi comme une ronce... au tombeau de Virgile ! Enfin, je mets un pantalon noisette, vois le tien. Un habit bleu barbeau ; regarde ton habit ! Des boutons ciselés, regarde tes boutons !... C'est déplorable.

BIGARO : Eh bien, oui, je ne m'en cache pas, j'ai la faiblesse de vous adopter pour mon chef de file.

DUBOUQUET : Ah ! tu en conviens ! Alors tu abdique ta dignité d'homme pour te ravalier à la condition de singe. Affreux jocko³ !... (*Apercevant un domestique qui entre avec un plateau chargé de glaces*) Heureusement voici des glaces. Garçon ! une pistache ! (*Il prend une glace sur le plateau*)

LE DOMESTIQUES (*offrant à Bigaro*) : Et Monsieur ?

BIGARO : Garçon ! une pistache, comme Monsieur.

³ Jocko, personnage de singe au théâtre en 1825 dans la pièce de Gabel et Rochefort : « Jocko ou le singe du Brésil ».

LE DOMESTIQUE : Il n'y a plus que des vanilles.

DUBOUQUET (*à part*) : C'est bien fait !

BIGARO : Ah ! j'aurais voulu une pistache... Merci.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a pas de quoi, monsieur. (*Il sort*)

BIGARO : Voyez-vous, monsieur Dubouquet, ce qui me fascine, ce qui me subjugué... c'est votre aplomb ; car, enfin, vous êtes là, vous mangez tranquillement des glaces, et vous ne savez seulement pas où nous sommes. Voyons, où sommes-nous ?

DUBOUQUET : Nous sommes rue de Bréda, 14 bis.

BIGARO : Oui, mais chez qui ?

DUBOUQUET : Ah ! ceci va nécessiter l'emploi d'un récit, c'est toi qui l'aura voulu. Approche-moi un siège, Bigaro.

BIGARO : Avec plaisir !

DUBOUQUET (*apercevant le domestique, qui rentre avec un autre plateau*) : Garçon, une vanille !

LE DOMESTIQUE : Voilà... (*Dubouquet remet sur le plateau sa coquille vide et prend une autre glace. À Bigaro*) : Et Monsieur ?

BIGARO : Garçon ! une vanille !... comme Monsieur.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a plus que des pistaches.

BIGARO : Ah ! j'aurais voulu une vanille... Merci.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

(*Dubouquet remet la coquille sur le plateau. Le domestique sort.*)

BIGARO : Voyons, chez qui sommes-nous ?

DUBOUQUET (*s'asseyant*) : Bigaro, je me suis toujours considéré comme un homme folâtre. Je suis riche, je digère bien, je ne lis jamais de journaux, donc, je suis un homme folâtre.

BIGARO : Mais cela ne me dit pas...

DUBOUQUET : Silence !

BIGARO (*prenant une chaise et venant s'asseoir près de Dubouquet*) : Allez !

DUBOUQUET : Voilà encore que tu m'imites... Je me relève ! (*Il se lève, Bigaro reste assis*) Ce matin, je fus chez mon neveu, Paul Dubouquet. J'étais ennuyé, maussade. Je lui dis : Paul, qu'est-ce qu'un oncle très gai qui vient de déjeuner avec un ami très ennuyeux peut faire de sa soirée ?

BIGARO (*avec reproche*) : Nous venions de déjeuner ensemble.

DUBOUQUET : Précisément !... je ne te flatte pas...

BIGARO : Allez, continuez ! (*Il se lève*)

DUBOUQUET (*regardant Bigaro*) : Ah ! (*Il s'assoit, Bigaro reste debout.*) Paul me répond : j'ai pour ce soir une invitation de bal chez madame de Prévannes, une grande dame qui peut appuyer vos titres pour avoir la croix... Venez, je vous présenterai.

BIGARO : Alors, nous sommes chez madame de Prévannes ?

DUBOUQUET : Silence !

BIGARO : Oui ! (*Il s'assoit*)

DUBOUQUET (*regardant Bigaro*) : Ah !... (*Bigaro reste assis*) J'allais accepter cette invitation, lorsque mon odorat fut chatouillé par le parfum d'un billet qui s'étalait sur le secrétaire de mon neveu. En oncle discret, je m'en empare... Le voici (*Il lit*) « Madame de Saint-Léon, rue de Bréda, 14 bis, prie monsieur Paul Dubouquet de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, aujourd'hui, 7 mars... —*post-Scriptum*. On dira des bêtises ! »

BIGARO (*se levant*) : Comment !

DUBOUQUET (*à part*) : Je m'y attendais, il est insupportable !... (*Il retourne à sa chaise, et se met à cheval dessus, en face de Bigaro, qui reste debout*) Comprends-tu ? Une femme qui s'appelle madame de Saint-Léon qui demeure rue de Bréda et qui vous écrit : Post-scriptum. On dira des bêtises... c'est clair !

BIGARO : Quoi ! c'est clair ?

DUBOUQUET : Nous sommes chez des figurantes... des farceuses, des rigoleuses !

BIGARO (*prenant une chaise, et s'asseyant comme Dubouquet*) : Vraiment ? vous croyez ?

DUBOUQUET : Mon ami, demain, au point du jour, je me jette du haut des tours Notre-Dame... je compte sur toi.

BIGARO : Pourquoi me dites-vous cela ?

DUBOUQUET (*le regardant faire, et très froidement*) : Bigaro !

BIGARO : Monsieur Dubouquet ?

DUBOUQUET : Parce que je suis las de manger, de me promener, de m'asseoir, et de me lever en partie double. Voilà. (*Il se lève, et remet sa chaise à droite*)

BIGARO (*à part, se levant, et remettant sa chaise à gauche*) : Quel fichu caractère !

DUBOUQUET : Ah çà. Je n'ai pas encore vu la Saint-Léon. Je brûle de lui dire des bêtises.

BIGARO : Vous la connaissez ?

DUBOUQUET : Moi, du tout ! Je me présenterai de la part de mon neveu, et je te présenterai ensuite.

BIGARO : De quelle part ?

DUBOUQUET : De la mienne ! La maison paraît bien tenue... des tapis partout... un acajou nombreux. Ah ! nous rirons follement !

BIGARO (*riant*) : Oui, oui, oui, follement !

Air de *L'Écu de six francs*.

DUBOUQUET

Je me sens d'une gaîté folle,
Et sans alarmer ta pudeur,
Je veux par maintes gaudrioles
Ce soir, nous mettre de bonne humeur,
Tu me verras en bonne humeur...

Il danse sur la ritournelle, Bigaro en fait autant,

Comme un autre, je te l'atteste,
Je sais pincer le calembour ;
Bref, quand je danse, je suis lourd,
Mais quand je parle, je suis leste.
Si dans ma danse, je suis lourd,
Dans mes propos, je suis très leste !

Avec ces dames, il faut ça... Hier, je suis allé étudier le terrain.

BIGARO : Où ça ?

DUBOUQUET : À la salle Valentino... un italien qui donne à boire et à danser. J'y ai remarqué une certaine sylphide, qui frétillait dans une robe abricot...

BIGARO (*avec amertume*) : Vous êtes allé sans moi ! Oh ! monsieur Dubouquet ! (*Il lui prend le bras*)

DUBOUQUET (*se dégageant*) : Mon ami, figure-toi un chien auquel on a attaché un bouchon de paille et qui parvient à s'en dépêtrer. (*Florentine paraît avec deux messieurs*)

BIGARO : Vous me dites toujours de choses désagréables.

SCÈNE 8

Dubouquet, Florentine, Bigaro

FLORENTINE (*parlant aux deux messieurs*) : Merci, messieurs, je ne danserai pas celle-là. (*Les deux messieurs disparaissent par le fond*)

DUBOUQUET : Une dame ! je me cartonne. (*Il met un faux nez*)

BIGARO (*l'imitant*) : Moi aussi !

FLORENTINE (*s'éventant*) : Ah ! sapristi !

BIGARO : Quoi donc ?

DUBOUQUET (*à part*) : Ma sylphide abricot !... (*saluant Florentine*) Ah ! madame, voilà une bonne fortune à laquelle je ne m'attendais pas.

BIGARO (*de l'autre côté, saluant aussi*) : À laquelle nous ne nous attendions pas.

FLORENTINE (*à part*) : Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUBOUQUET : J'espère, madame, que vous ne me refuserez pas l'honneur de pincer la première contredanse avec moi ?

BIGARO : Je m'inscris pour pincer la seconde.

FLORENTINE (*à part*) : Tiens ! ils parlent grec ! (*haut*) Messieurs, je ne comprends pas.

DUBOUQUET : J'ai eu l'honneur de vous apercevoir, hier, au bal Valentino.

MADAME DE PRÉVANNES (*en dehors*) : Allons, messieurs, je vous recommande les dames.

FLORENTINE : Taisez-vous donc !

DUBOUQUET : Quoi ?

FLORENTINE (*regardant vers le fond*) : La maîtresse de la maison.

DUBOUQUET (*à part*) : La Sain-Léon ! je me décartonne. (*Il ôte son faux nez et époussette ses bottes avec son mouchoir. Bigaro l'imité*)

BIGARO : Je me décartonne.

FLORENTINE (*à part*) : Je vais faire un tour au buffet. (*Elle sort vivement*)

DUBOUQUET (*à Bigaro*) : Allons Bigaro, de l'élégance et du vernis ! (*Mme de Prévannes entre avec Fanny*)

SCÈNE 9

Fanny, Madame de Prévannes, Dubouquet, Bigaro

MADAME DE PRÉVANNES (*apercevant Dubouquet et Bigaro, et allant à eux*) : Ah ! messieurs !...

DUBOUQUET (*bas à Bigaro*) : Femme très bien... ma foi !

BIGARO (*bas à Dubouquet*) : Vous allez me présenter ?

DUBOUQUET (*à Mme de Prévannes*) : Pardon, belle dame, si j'ose me présenter sans avoir l'honneur d'être connu de vous. (*bas à Bigaro*) Elle me fait l'effet d'une franche gaillarde. (*Haut*) Jasmin Dubouquet.

MADAME DE PRÉVANNES (*avec empressement*) : Monsieur Dubouquet, propriétaire aux environs de Grasse ?

DUBOUQUET : Département du Var.

FANNY (*vivement*) : Oncle de monsieur Paul !

DUBOUQUET (*bas, à Bigaro*) : Ces farceuses-là sont à la piste de tous les étrangers !

BIGARO (*bas*) : Présente-moi...

DUBOUQUET (*bas*) : Tu m'ennuies... (*Haut à Mme de Prévannes*) Eh ! quoi ! madame, je suis assez fortuné pour ne pas être complètement inconnu !

MADAME DE PRÉVANNES : Comment donc ? mais monsieur Paul nous parle souvent de vous.

DUBOUQUET : Vraiment ! (*À part*) Il me met en avant pour les éblouir. (*Haut*) Ah ! vous voyez Paul ?

FANNY : Tous les jours !

DUBOUQUET : Tous les jours !... (*bas, à Bigaro*) Il vient pour la petite.

BIGARO (*bas à Dubouquet*) : Présente-moi.

DUBOUQUET (*bas*) : Tu m'ennuies. (*À part*) Quelle scie ! (*bas*) Arrive (*Haut à Mme de Prévannes*) Mais j'oubliais un détail... un détail ! Oscar Bigaro, un homme charmant... plein de... enfin, il est très riche. (*À Bigaro*) Salue... Très bien ! c'est fait !

MADAME DE PRÉVANNES : À mon tour, permettez-moi de vous présenter ma nièce.

DUBOUQUET (*à part*) : Une farceuse en herbe... (*Haut*) La charmante enfant. (*Bas à Bigaro*) Tu sais que ce n'est pas sa nièce du tout.

BIGARO : Parbleu ! (*Il remonte et passe à gauche*)

DUBOUQUET (*à part*) : Elle est gentille ! si je déposais un baiser ?... Bah ! je dépose... (*Haut, à Mme de Prévannes*) Vous permettez ? (*Il passe près de Fanny et l'embrasse*)

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : Oh ! un futur oncle !

DUBOUQUET (*à part*) : Si je récidivais ?... Bah ! je récidive. (*Il embrasse encore Fanny*)

BIGARO (*à part*) : Comme il entend la femme, cet être-là. (*S'approchant de Fanny*) À mon tour !... (*Dubouquet passe près de lui et l'arrête*)

FANNY (*à sa mère, bas*) : Quel excellent homme !

MADAME DE PRÉVANNES : Et maintenant, monsieur Dubouquet, n'oubliez pas une chose, c'est que mes soirées ne ressemblent en rien à celles du grand monde.

DUBOUQUET (*à part*) : Je m'en doute fichu bien. !

MADAME DE PRÉVANNES : Ici, pas de gêne d'étiquette...

DUBOUQUET : Alors, j'ôte mes gants.

MADAME DE PRÉVANNES : Comment !

BIGARO (*ôtant aussi ses gants*) : À Grasse, nous les mettons dans l'escalier, et nous les ôtons dans l'antichambre.

DUBOUQUET : Avant d'entrer, c'est l'usage du pays.

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : À votre aise... Tout ce que j'exige, c'est de la gaîté, de l'entrain.

DUBOUQUET : Nous connaissons le programme... Moi, d'abord, j'aime à vous dire...

MADAME DE PRÉVANNES : De quoi ?

DUBOUQUET : Des bêtises ! (*riant*) Hi ! hi ! hi !

BIGARO (*l'imitant*) : Hi ! hi ! hi !

DUBOUQUET (*bas, à Bigaro*) : Tais-toi ! Tu me refroidis ! (*À Mme de Prévannes*) Car enfin, qu'est-ce que la vie ? une bêtise en une soixantaine de tableaux... quand la Parque inflexible n'y fait pas de coupures. Mais prout ! quittons ces sombres bords et vive la folie !

MADAME DE PRÉVANNES (*bas, à Fanny*) : L'oncle est d'une humeur charmante !

FANNY (*bas*) : Si vous lui parliez de notre mariage ?

MADAME DE PRÉVANNES (*bas*) : Ma fois, j'en ai envie.

(Air de danse à l'orchestre)

DUBOUQUET : Ah j'entends grincer l'orchestre.

MADAME DE PRÉVANNES : Monsieur Dubouquet.

DUBOUQUET : Ma charmante.

MADAME DE PRÉVANNES (*bas*) : Restez, j'ai à vous parler.

DUBOUQUET : À moi ? (*Bas à Bigaro*) Emmène la petite.

BIGARO : (*offrant son bras à Fanny*) : Mademoiselle.

FANNY : Volontiers, monsieur.

ENSEMBLE

Air : polka de Sopha

Entendez-vous c'est la polka ,

La mazurka

Dont le gai signal nous/ vous appelle,

La ritournelle

En ce moment (*bis*).

Met tout le bal en mouvement.

(Bigaro et Fanny disparaissent par la gauche)

SCÈNE 10

Dubouquet, Madame de Prévannes ; puis Fanny

DUBOUQUET (*à part, regardant Mme de Prévannes*) : Cette commère-là est très bien. Si je profitais du tête-à-tête...

MADAME DE PRÉVANNES (*s'asseyant et invitant Dubouquet à en faire autant*) : Monsieur...

DUBOUQUET (*venant s'appuyer sur la chaise à côté de Mme de Prévannes*) : Il paraît que nous allons rire ce soir ?

MADAME DE PRÉVANNES (*gracieusement*) : Nous ferons du moins tout notre possible pour vous empêcher de vous ennuyer.

DUBOUQUET : Et vous réussissez sans peine... Parole d'honneur, vous m'allez.

MADAME DE PRÉVANNES (*étonnée*) : Ah !

DUBOUQUET (*à part*) Cristi ! les belles épaules ! (*haut et s'asseyant à côté d'elle*) : Vous m'allez même beaucoup, et moi suis-je dans vos cordes ? hein ? (*Il veut lui prendre la main*)

MADAME DE PRÉVANNES (*étonnée, retirant sa main*) : Mais, monsieur.

DUBOUQUET (*à part, lui tournant le dos*) : Elle fait des manières... je deviens froid.

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : C'est un original, mais je suis prévenue... (*Haut*) Vous êtes sans doute pour quelques temps à Paris. J'espère que vous viendrez nous voir souvent.

DUBOUQUET (*à part*) : Elle se repent. De la clémence... (*Haut, se retournant vers elle*) Tous les jours, belle dame, tous les jours !

MADAME DE PRÉVANNES : Monsieur Paul est de nos intimes.

DUBOUQUET : La maison lui plaît... ou plutôt, avouez-le, ah ! le drôle a du goût !

MADAME DE PRÉVANNES : Que voulez-vous dire ?

DUBOUQUET : Est-ce que je ne me suis pas aperçu que la petite Fanny ?...

MADAME DE PRÉVANNES : Au fait, pourquoi vous le cacherais-je ?

DUBOUQUET : Parbleu ! je suis bon prince !

MADAME DE PRÉVANNES : Ils s'adorent.

DUBOUQUET : J'approuve. La petite a de l'œil .

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : Il a des expressions... (*haut*) Voilà deux mois qu'ils s'aiment.

DUBOUQUET : Deux mois ! Ça dure encore ?

MADAME DE PRÉVANNES : Comment ! Encore ?... J'espère que ça durera toujours.

DUBOUQUET (*riant*) : Toujours !... ah ! vous avez dit ça !

MADAME DE PRÉVANNES : Paul est charmant avec elle, toujours de nouvelles protestations, de nouvelles promesses...

DUBOUQUET (*à part*) Il les emberlificote, le petit gremlin ! Je lui lègue tout mon bien !

MADAME DE PRÉVANNES : Ils ont formé des projets. Je ne sais si je dois raconter ça.

DUBOUQUET : Allez donc ! (*lui prenant la taille*) Allons-y !...

MADAME DE PRÉVANNES (*étonnée, se levant*) : Monsieur !...

DUBOUQUET (*se levant aussi*) : Allons-y, Alonzo (*à part*) Je ne serais pas fâché de savoir comment ce gaillard-là s'y prend pour embobiner les femmes. Moi, je promets le mariage. Jusqu'à présent, ça m'a réussi.

MADAME DE PRÉVANNES : Voilà donc leur plan... Aussitôt après le mariage...

DUBOUQUET : Hein ?

MADAME DE PRÉVANNES : Aussitôt après le mariage...

DUBOUQUET : Ah ! ah ! ah ! très bien ! (*À part*) Le drôle m'a chipé mon procédé, je lui lègue tout mon bien.

MADAME DE PRÉVANNES : Est-ce que vous vous opposeriez ?

DUBOUQUET : Du tout ! du tout ! je donne ma bénédiction d'avance... (*À part, passant derrière Mme de Prévannes*) Pristi ! les belles épaules...

MADAME DE PRÉVANNES (*à part, passant à gauche*) : Il est bien disposé. Si je lui parlais de cet emprunt... (*Haut*) Et s'il devait vous en coûter...

DUBOUQUET : M'en coûter ? (*À part*) Je flaire une carotte, je redeviens froid.

MADAME DE PRÉVANNES : Votre neveu est sur point d'acheter une étude... mais pour que ces beaux rêves puissent se réaliser... il faudrait...

DUBOUQUET (*à part*) : Hein ! la carotte se développe ! (*Haut*) Il faudrait ?...

MADAME DE PRÉVANNES : Vous comprenez... dans ce monde, on a besoin d'être aidé, secouru, épaulé...

DUBOUQUET (*vivement*) : Épaulé ! Il serait à désirer, madame, que tout le monde le fût aussi richement que vous.

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : Oh ! décidément, je vous que vous ne voulez pas causer sérieusement.

DUBOUQUET : Au contraire...

MADAME DE PRÉVANNES : Et je laisse à votre neveu le soin de vous parler d'un emprunt... (*Fanny entre tout doucement et écoute*)

DUBOUQUET : Un emprunt ? (*À part*) Nous y voilà !

MADAME DE PRÉVANNES : Ah ! ce mot vous effraie ?

DUBOUQUET : Nullement... et quel qu'en soit le taux, je le soumissionne d'avance...

MADAME DE PRÉVANNES : Ah ! prenez garde ! il s'agit de...

DUBOUQUET : Qu'importe ! (*À part*) Il paraît que c'est raide...

MADAME DE PRÉVANNES : Il s'agit de...

DUBOUQUET : De ?...

MADAME DE PRÉVANNES : De cent mille francs !

DUBOUQUET (*à part*) : Bigre !... comme elle y va ! (*Haut*) Qu'est-ce que c'est que ça, cent mille francs ? Mettons deux cent mille francs, allez !... Ah ! bah ! pour voir ces chers enfants heureux !...

FANNY (*descendant vivement entre sa mère et Dubouquet*) : Ah ! que vous êtes bon !

DUBOUQUET (*à part*) : Haïgne ! L'enfant nous écoutait. Comme c'est dressé !...

FANNY : Et pour vous remercier... tenez... je vais vous embrasser.

DUBOUQUET : De grand cœur ! (*À part, l'embrassant*) On ne fait que ça ici... (*Il l'embrasse encore*) Petite forêt de Bondy ! (*On entend l'orchestre*) Ah ! l'orchestre recommence à grincer... Je vous demanderai la permission de faire un tour dans le bal.

MADAME DE PRÉVANNES (*très gracieuse*) : Comment donc ! Au revoir, monsieur Dubouquet.

FANNY (*de même*) : Adieu, monsieur Dubouquet !

DUBOUQUET : Mesdames (*À part*) Voilà de franches gaillardes. (*Il sort, en tirant son faux nez de sa poche*)

SCÈNE 11

Madame de Prévannes, Fanny ; puis Beauregard et Plantin

MADAME DE PRÉVANNES : Ce monsieur Dubouquet est un excellent homme... de manières un peu singulières... un peu provinciales.

FANNY : Mais je ne trouve pas, il est fort bien... pour un oncle.

MADAME DE PRÉVANNES : Qui donne son consentement. (*Elle cause bas*)

BEAUREGARD (*entrant avec Plantin, bas*) : Elle sont seules. Voici le moment de faire ta demande.

PLANTIN : oui, mon oncle (*Il éternue*)

MADAME DE PRÉVANNES : Hein ? (*se retournant en souriant*) Ah ! je me doutais que monsieur ne devait pas être très loin.

BEAUREGARD : Madame, c'est mon neveu... Il désirerait avoir avec vous un moment d'entretien.

MADAME DE PRÉVANNES : Avec moi !

FANNY : Je me retire.

PLANTIN : Non... Mademoiselle n'es pas de trop parce que... (*Il éternue*)

BEAUREGARD : Je vous laisse, il vous expliquera lui-même... (*Bas à Plantin*) Allons ! de l'éloquence... et mouche-toi avant de commencer. (*Saluant les dames, haut*) Madame... Mademoiselle ! (*Il sort*)

SCÈNE 12

Plantin, Madame de Prévannes, Fanny

MADAME DE PRÉVANNES (*bas à Fanny*) : Que peut nous vouloir ce monsieur ? (*Haut à Plantin qui se mouche*) Nous vous écoutons.

PLANTIN : Madame... et vous aussi, mademoiselle... vous trouverez sans doute qu'il est bien téméraire à moi de... (*À part*) Diable de nez !

MADAME DE PRÉVANNES : Remettez-vous, vous paraissez ému.

PLANTIN : C'est mon rhume et la circonstance avec laquelle... (*Il fait des efforts pour éternuer mais n'y parvient pas*)

FANNY(*à part*) : C'est une calamité qu'un nez comme celui-là.

PLANTIN : Madame... et vous aussi mademoiselle... vous trouverez sans doute qu'il est bien téméraire à... à... (*Il éternue plusieurs fois avec fracas*)

MADAME DE PRÉVANNES et FANNY (*riant à part*) : Ah !...

MADAME DE PRÉVANNES (*riant à demi*) : Plus tard, monsieur, je vois que vous n'êtes pas à votre aise.

PLANTIN : Permettez, madame...

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : Il faut vous soigner, monsieur.

PLANTIN (*s'approchant de Fanny*) : Mademoiselle.

FANNY (*riant*) : Il faut vous soigner, monsieur. (*Elle remonte près de sa mère*)

MADAME DE PRÉVANNES et FANNY (*riant*) : Adieu, monsieur (*Elle sortent*)

PLANTIN : Je ne sais pas si elles ont parfaitement saisi... Je vais les rejoindre.

(Il sort en éternuant par la même porte que les dames... Au même instant, Dubouquet entre d'un côté, et Bigaro de l'autre : tous deux ont leur faux nez, ils ont l'air fort triste : ils arrivent sur le devant de la scène, face au public, et poussent un bâillement formidable)

SCÈNE 13

Dubouquet, Bigaro ; puis Toinette

DUBOUQUET *(se tournant face à Bigaro)* : Bigaro !

BIGARO *(en face de Dubouquet)* : Monsieur Dubouquet !

DUBOUQUET : Je m'embête ! je dirai plus... je ne m'amuse pas ! Ils appellent ça un bal ! c'est laid, c'est triste, c'est maussade. Enfin, croirais-tu que je n'ai pas entendu la moindre bêtise ? *(Ils ôtent leurs faux nez)*

BIGARO : Ni moi non plus.

DUBOUQUET : Et les femmes, donc ? Elles baissent les yeux, elles pincent les lèvres. En entrant, j'aperçois une petite commère grassouillette, je me dis : Bon ! voilà mon affaire ! et je lui prends le coude... le coude seulement. Je crois qu'il n'y a pas de mal à ça !

BIGARO : Tiens ! parbleu !

DUBOUQUET : Elle se lève, me lance un regard foudroyant et va se plaindre à une grosse paire de moustaches qui grisonnait dans un coin.

BIGARO : Chipie !

DUBOUQUET : C'était un général prussien. Ce choucroute vient me chercher querelle.

BIGARO : Qu'avez-vous fait ?

DUBOUQUET : Moi ? je lui ai parlé du grand Frédéric... et il m'a prié d'agréer ses excuses. Veux-tu que je te dise ? Ce raout manque de liqueurs fortes... il n'y a rien de tel qu'un verre de punch pour décoller la situation... et j'attends le punch !...

BIGARO : Moi aussi.

DUBOUQUET : Nécessairement, puisque je l'attends.

(Toinette entre et se dirige vers l'armoire)

TOINETTE : Ah ben ! il n'y a plus de sucre !

DUBOUQUET *(l'arrêtant au milieu du théâtre)* : Tiens !... la bonne !... Jeune Picarde !

TOINETTE : Monsieur ?

DUBOUQUET : Un renseignement. Est-ce qu'il ne serait pas vaguement question de faire circuler le punch ?

TOINETTE : Le punch ? Il n'y en a pas (*Elle va à l'armoire qu'elle ouvre*)

DUBOUQUET : Pas de punch ! Donnez-moi mon paletot, je décampe.

BIGARO : Nous décampons !

DUBOUQUET (*regardant dans l'armoire ouverte*) : Des bouteilles !... Oh ! quelle idée !

BIGARO : Quoi ?

DUBOUQUET : Rien ! (*À Toinette, qu'il prend par la main*) Petite, va me chercher un baquet, une marmite, une bassinoire.

TOINETTE (*étonnée*) : Une bassinoire ?

DUBOUQUET : Ce que tu voudras pourvu que ce soit grand et propre.

TOINETTE : Mais, monsieur...

DUBOUQUET : Va ! ou je te fais flanquer à la porte demain matin. (*Il la pousse dehors*)

BIGARO (*à part*) : Une bassinoire ! Est-ce qu'il serait indisposé ?

DUBOUQUET (*apportant au milieu du théâtre le guéridon*) : Bigaro, donne-moi ce pain de sucre dans l'armoire.

BIGARO : Ce pain de sucre ? Pour quoi faire ?

DUBOUQUET : Tu le verras. (*Bigaro prend le pain de sucre*)

TOINETTE (*rentrant avec un énorme chaudron*) : Monsieur... v'là un chaudron ! ça fait-y votre affaire ?

DUBOUQUET (*l'embrassant*) Un chaudron ! Tu es un ange !

(Il prend le chaudron qu'il pose sur le guéridon)

BIGARO : Voilà le pain de sucre...

DUBOUQUET : Donne !

BIGARO : Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

DUBOUQUET : Ne t'occupe pas de ça... Embrasse Toinette.

TOINETTE (*pendant que Bigaro l'embrasse*) : Sont-y drôles ! Sont-y drôles !

DUBOUQUET (*qui a dépouillé le pain de sucre, et le plaçant debout dans le chaudron*) : Là !... (*À Toinette*) Maintenant, petite, donne-moi ces bouteilles.

TOINETTE : Et si Madame me chasse ?

DUBOUQUET : Je te prends à mon service, je suis garçon. Tu feras danser l'anse. Va !

TOINETTE : Ma foi ! (*Elle monte sur la chaise devant l'armoire*)

DUBOUQUET : Toi, Bigaro, fais la chaîne.

BIGARO (*à part*) : Mais qu'est-ce qu'il va faire ?

TOINETTE : À vous ! (*Elle lui passe à mesure toutes les bouteilles désignée*)

BIGARO (*lisant l'étiquette*) : Rhum de la Jamaïque !... (*Passant la bouteille à Dubouquet*) À vous ! (*Dubouquet vide chaque bouteille, qu'il repasse à Toinette, en en reprenant une autre*)

DUBOUQUET : Rhum de la Jamaïque. (*Vidant la bouteille dans le chaudron*) Bon pour le service !

BIGARO : Kirschwasser.

DUBOUQUET : Kirschwasser... (*Vidant la bouteille*) Ça ne peut pas nuire.

BIGARO (*même jeu*) : Anisette de Bordeaux !

DUBOUQUET : Anisette de Bordeaux ! (*Hésitant à verser*) Diable ! oh ! ça sera peut-être bon ! (*Il vide la bouteille*)

BIGARO (*même jeu*) : Anisette de Hollande.

DUBOUQUET : Anisette de Hollande ! Cristi !... ça va faire de l'anisette. Après ça, du moment que j'ai admis Bordeaux, la Hollande pourrait s'offenser ! Ménageons ce peuple industriel. (*Il vide la bouteille*)

BIGARO : Ménageons-le (*Il va rendre la bouteille à Toinette et prend la dernière qu'il apporte à Dubouquet*) Tenez, v'là de l'eau-de-vie.

DUBOUQUET : Qu'elle entre. (*Il verse, et garde la bouteille à la main*)

TOINETTE (*descendant de dessus la chaise*) : C'est la dernière...

DUBOUQUET (*à Toinette*) : Maintenant, une cuillère, une bougie.

TOINETTE (*apportant une grande cuillère*) : Voilà !

(Bigaro va prendre une bougie à une girandole)

BIGARO (*tenant sa bougie, et regardant Dubouquet qui tourne la cuillère dans le chaudron*) : Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il va faire ?

DUBOUQUET (*s'arrêtant*) : Mâtin !... ça sent le camphre ! (*Lisant l'étiquette de la bouteille qu'il tient*) Ah ! nom d'un petit bonhomme ! Eau-de-vie camphrée ! Bah ! le feu purifie tout ! (*Il rend la bouteille à Toinette, qui la reporte dans l'armoire, puis il allume un papier à la bougie et met le feu au punch*)

BIGARO : Ah ! je comprends ! c'est du punch (*Il laisse tomber sa bougie dans le punch allumé*) Ah ! bigre ! elle est tombée au fond !

DUBOUQUET : Imbécile !

BIGARO : Ah ! de la bougie... ça fond !

DUBOUQUET : Ce n'est pas pour la bougie, c'est la mèche. (*Regardant le punch*) Ça flambe ! c'est très joli ! Ah ! je les forcerai à s'amuser ! Oh ! il me pousse une idée !

BIGARO : Laquelle ?

DUBOUQUET (*donnant la cuillère à Bigaro*) : Non, tu me la volerais... Tourne toujours. Toinette ?

TOINETTE : Monsieur ? (*Il la prend à part*)

DUBOUQUET : Écoute ! (*Il lui parle à l'oreille*)

TOINETTE : Ah ! c'te farce !

DUBOUQUET : Va ! Dès que ce sera prêt tu m'avertiras.

TOINETTE : Je veux bien, moi ! (*À part*) En v'là un luron réjoui ! (*Elle sort*)

SCÈNE 14

Bigaro, Dubouquet ; puis un domestique

BIGARO (*tournant la cuillère*) : Dites donc, je pense à une chose, moi.

DUBOUQUET : Quoi ?

BIGARO : Nous ne pourrons jamais boire ça à nous deux.

DUBOUQUET : Tu crois, (*Regardant dans le chaudron*) Capon ! Au fait, si nous faisons des politesses. Si nous invitons quelqu'un ! C'est que je ne connais personne dans ce bal.

BIGARO : Ni moi !

DUBOUQUET : C'est égal... j'ai un moyen. Il doit y avoir un Adolphe dans la société, il y a toujours un Adolphe rue de Bréda... nous allons le faire demander.

BIGARO : Faisons-le demander

(Le domestique entre en portant un autre plateau de glaces et se dirige vers le fond).

DUBOUQUET (*arrêtant le domestique*) : Mon ami, voulez-vous prier monsieur Adolphe de passer dans ce salon pour une affaire extrêmement importante ?

BIGARO : Il y va de son avenir.

LE DOMESTIQUE : Oui, monsieur... (*Il remonte vers le fond*)

BIGARO (*goûtant le punch à la cuillère*) : Ça manque de citron.

DUBOUQUET (*arrêtant de nouveau le domestique, et prenant une glace sur le plateau*) : Ah ! voici l'affaire, elle est au citron. (*Il la verse dans le chaudron ; le domestique sort*) C'est égal, ça va faire un drôle de margouillis.

SCÈNE 15

**Les mêmes, Adolphe ; puis Plantin ; puis des Henri, dont le général ; puis des Arthur ; puis
Toinette**

ADOLPHE (*entrant vivement*) : On me demande ? Pour une affaire importante ?

DUBOUQUET (*le saluant*) : Monsieur Adolphe, n'est-ce pas ? (*Il se met devant le chaudron pour le masquer*)

ADOLPHE : Adolphe de Clerembourg... oui, monsieur.

DUBOUQUET (*à part, après l'avoir salué plusieurs fois*) : Qu'est-ce que je vais lui dire ?... (*Haut*) Permettez-moi de vous présenter monsieur Oscar Bigaro, secrétaire du conseil de salubrité... à Grasse, département du Var. (*Adolphe et Bigaro se saluent cérémonieusement, Dubouquet passe à droite, et Bigaro se met à son tour devant le chaudron*)

ADOLPHE (*à part*) : Je ne le connais pas... Qu'est-ce que ce chaudron-là ?

DUBOUQUET (*à part*) : Trois, ce n'est pas assez. (*Haut*) Ce cher Adolphe, je vous ai dérangé, vous causiez avec votre ami... votre ami ?...

ADOLPHE : Ernest !

DUBOUQUET : C'est ça ! (*Au domestique qui réparait*) On demande monsieur Ernest !

BIGARO : Il y va de son avenir. (*Le domestique sort*)

ADOLPHE (*à Dubouquet*) : À la fin, monsieur, que me voulez-vous ?

DUBOUQUET : Tout à l'heure... nous ne sommes pas en nombre.

PLANTIN (*entrant*) : Il y va de mon avenir !... mon mariage sans doute ?

DUBOUQUET (*le saluant*) : Monsieur Ernest...

PLANTIN : Je suis agréé ?

DUBOUQUET : Charmante profession !

PLANTIN : Mais non, je... (*Il éternue sur le chaudron ; Bigaro étend ses mains sur le punch*)

DUBOUQUET : Dieu vous bénisse ! (*À part*) Il est enrhumé, ça ne compte pas.

ADOLPHE (*s'impatientant*) : Voyons, monsieur, dépêchons-nous, j'ai promis à Henri de lui faire vis-à-vis.

DUBOUQUET : Henri ?... Pardon, est-il enrhumé ?

ADOLPHE : Non !

DUBOUQUET : Très bien. (*Au domestique que l'on voit dans le couloir*) On demande monsieur Henri. (*Le domestique disparaît*)

BIGARO (*allant au fond en criant*) : Il y va de son avenir ! (*Il revient au chaudron*)

ADOLPHE (*à Plantin*) : Monsieur, savez-vous tout ce que cela signifie ?

PLANTIN : Je crois qu'il s'agit de mon mariage, mais je ne m'explique pas ce chaudron.

LE DOMESTIQUE (*reparaissant*) : Monsieur... Lequel Henri ! Ils sont quatre.

DUBOUQUET : Tous ! (*Le domestique disparaît*) Vite Henri IV ! (*Criant*) Chemin faisant, ramasse-moi tout ce que voudras d'Arthur, va ! (*S'adressant au premier Henri qui entre par le fond*) Monsieur Henri, nous vous attendions... (*Bigaro a été prendre dans l'armoire un plateau garni de verres, qu'il donne à tenir à Plantin, et les remplit*)

PREMIER HENRI : Merci, je ne joue pas le whist.

DUBOUQUET : Il n'est pas question de ça !

PREMIER HENRI : La bouillotte non plus.

DUBOUQUET (*à part*) : Ah ! très bien ; il est sourd !

TROIS MESSIEURS (*dont le général*) : Qu'est-ce qui demande monsieur Henri ?

DUBOUQUET : Enchanté, monsieur, ravi... (*S'adressant à une grosse moustache*) Tiens ! c'est le général !... Madame ne se ressent pas de... de son coude ?

LE GÉNÉRAL : Vous m'avez fait demander ?

DUBOUQUET : Oui... pour reparler du grand Frédéric.

LE GÉNÉRAL : Je veux bien. Figurez-vous que ce grand homme...

DUBOUQUET : Je n'ai pas le temps... (*lui indiquant le sourd*) Adressez-vous à monsieur. (*Le général cause avec le sourd*)

LE DOMESTIQUE (*annonçant*) : Messieurs Arthur ! (*Il se retire*)

DUBOUQUET (*aux nouveaux venus*) : Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

BIGARO (*à part*) : Il va dépeupler tout le bal.

LE GÉNÉRAL (*au premier Henri*) : Voilà comment fut gagnée la bataille...

PREMIER HENRI : Non, monsieur, ni la bouillotte non plus.

DUBOUQUET : Maintenant que nous sommes au complet... je vais vous dire pourquoi je vous ai convoqués.

TOUS : Ah ! voyons, voyons !

BIGARO : Silence !

DUBOUQUET : Messieurs, voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un verre de punch ?

TOUS : Comment !...

ADOLPHE et PLANTIN : C'est une plaisanterie !...

DUBOUQUET : Bah ! en carnaval ! il faut rire... Bigaro, les verres !

TOUS : Vive le punch ! (*Bigaro distribue des verres et garde le plateau à la main*)

DUBOUQUET : Messieurs, je propose un toast au dimanche gras !

TOUS : Au dimanche gras !

CHŒUR

Air de *Clarisse Harlowe* (Pairs d'Angleterre).

Joyeux dimanche !
Ta gaîté franche
Au vrai plaisir donne l'essor,
Reviens encor !
Pas de contrainte !
Buvons sans crainte,
Car ce jour-là, mes bons amis,
out est permis !

(À la fin du chœur, tous boivent et font une grimace horrible)

TOUS : Pouah !

LE GÉNÉRAL : Cré nom !

DUBOUQUET : Il est bon ! Vous le trouvez trop faible ?

ADOLPHE : Non... on dirait qu'il sent le camphre.

PLANTIN : Moi, je lui trouve un petit goût de suif, mais il n'est pas désagréable. *(Tirant une mèche de son verre)* Qu'est ce que c'est que ça ?

DUBOUQUET *(bas à Bigaro)* : La mèche !

BIGARO *(à Plantin)* : Vous avez la fève, vous êtes le roi !

TOUS : Le roi boit !

DUBOUQUET *(à part)* : J'aime cette gaîté. *(Haut)* Messieurs... je propose un toast au lundi gras !

TOUS : Au lundi gras !

BIGARO : Une idée... si nous faisons des crêpes ?

DUBOUQUET : À la flamme du punch ! bravo !

TOUS : Bravo !

PLANTIN *(très animé)* : Je vais chercher une poêle à la cuisine... drinn !... drinn !... drinn !...

BIGARO *(le suivant)* : Et de la pâte. *(Plantin sort, en bousculant le premier Henri qui tombe assis sur une chaise)*

DUBOUQUET *(à part)* : Ça s'anime, ma petite fête devient charmante ! *(Haut)* Messieurs ! je propose un toast au mardi gras !

TOUS : Oui ! oui ! *(Bigaro emplit les verres)*

TOINETTE *(entrant, à Dubouquet)* : Monsieur !... Monsieur, c'est prêt, c'est là !

DUBOUQUET : Quoi ?

TOINETTE (*bas*) : Ce que vous m'avez demandé, votre...

DUBOUQUET (*bas*) : Plus bas ! c'est une surprise... (*Toinette sort*) Ah ! ils ne s'amuse pas ! nous allons voir ! (*Il sort*)

SCÈNE 16

Les mêmes, moins Dubouquet ; puis Beauregard, madame de Prévannes, Fanny, Florentine, dames ; puis Plantin

BIGARO : Messieurs, je propose un toast au mercredi gras.

TOUS : Au mercredi gras !

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT

Beauregard, Mme de Prévannes, Fanny, Florentine entrent, suivis de dames.

BEAUREGARD : Messieurs, on demande des danseurs ! (*Bigaro remet le plateau et les verres sur le chaudron. Les hommes se dispersent en poussant un cri et démasquent le chaudron*) Oh !

LES DAMES (*à la vue du chaudron*) : Ah !

MADAME DE PRÉVANNES (*arrivant avec sa nièce et Florentine*) : Qu'est-ce que c'est que ça !
Qu'est-ce que je vois là ?

PLANTIN (*entrant brusquement, une poêle à la main*) : Voici la poêle !

TOUS : Ciel !

BEAUREGARD : Mon neveu !

FLORENTINE (*à part*) : Il est pochard !

BEAUREGARD (*à Plantin qui est resté tout interdit*) : Répondez, monsieur... une pareille conduite... dans votre position (*Bas*) Un fiancé !

MADAME DE PRÉVANNES : Oui, monsieur, expliquez-vous.

PLANTIN : Madame... voilà ! c'est le gros qui m'a dit... (*Il éternue*) que... (*Il éternue*) je... (*Il éternue*)

BEAUREGARD (*lui prenant la poêle des mains*) : Ah ! au diable ! (*Il le fait passer à droite*)

MADAME DE PRÉVANNES (*à un domestique*) : Baptiste, faites disparaître les traces de cette mauvaise plaisanterie. (*Le domestique enlève le guéridon sur lequel est le chaudron et le replace à droite. Beauregard a mis la poêle sur le chaudron*) C'est insupportable ! (*Aux invités*) Mesdames, messieurs... rentrons dans le bal. (*Ritournelle de l'air suivant*)

BEAUREGARD (*sévèrement à Plantin*) : Mon neveu, je vous défend de me quitter.

BIGARO (*à Florentine et l'invitant*) : Madame, voulez-vous me faire l'honneur...

FLORENTINE : Non, je ne danse pas... conduisez-moi.

BIGARO : Où ça ?

FLORENTINE : Au buffet !

CHŒUR

Finale de *Paris qui dort*.

MADAME DE PRÉVANNES

D'une telle folie

Déshonore mon bal !

Cependant je l'oublie

C'est jour de carnaval.

LES AUTRES

D'une telle folie

Déshonorer son bal !

Pourtant elle l'oublie,

C'est jour de carnaval.

(Tout le monde sort par le fond)

SCÈNE 17

Dubouquet, seul.

Il entre avec précaution ; il a remplacé son habit par un manteau espagnol et a sur la tête une toque à plumes ; il porte une guitare en bandoulière.

Coucou ! tiens, ils ne sont plus là... Je me suis déguisé en Espagnol, moi ! ah ! ah ! ah ! *(Il rit en faisant un mouvement brusque, s'arrêtant)* Qui est-ce qui me frappe dans le dos ? Ah ! c'est ma

guitare !... Je crois que ça les fera rire, mon entrée sera bonne, la Saint-Léon sera contente. En outre, j'ai acheté des pois fulminants pour semer dans le bal... À Grasse, ça se fait toujours ; on jette ça sur le plancher... *(Il en jette un)* et en mettant le pied dessus... *(Il marche dessus, le pois ne part pas)* Tiens !... *(Il en met un second)* Rien... *(Il en prend plusieurs qu'il jette violemment à terre, aucun ne part)* Ah ! cet épicier a abusé de ma confiance... ses pois fulminants ne fulminent pas. Gredin ! *(Mouvement violent, il se retourne)* Qui est-ce qui me... ah ! c'est toujours ma guitare... Ce n'est pas tout ! j'ai imaginé quelque chose, je crois que ça fera de l'effet... *(Il va prendre en dehors un transparent, sur lequel on voit écrit : « ON DIRA DES BÊTISES »)* Un transparent... voilà... on dira des bêtises ! Ces gens sont d'une gaieté flasque. Je les rappelle au programme. J'en ai accroché un tout pareil à la porte d'entrée, dans le grand escalier. Celui-ci est pour l'intérieur. Où vais-je l'accrocher ?... J'aperçois un clou au-dessus de cette porte... c'est mon affaire... Va-t-on rire, mon Dieu ! va-t-on rire ! *(se retournant)* Mais qui est-ce qui me frappe ? Ah ! c'est ma guitare. *(Il monte sur une chaise et accroche le transparent à un clou)* Il faut qu'on s'amuse ! il n'y a pas à dire, il faut qu'on s'amuse !

SCÈNE 18

Dubouquet, Toinette

TOINETTE *(À part)* : Quel vacarme ils font là-haut ! La police vient d'y monter. Elle a saisi la cagnotte. Et les invités de madame de Saint-Léon ! Ils se sauvent de tous les côtés... L'escalier est plein de Pierrots et de débardeurs. *(Dubouquet allume son cigare à la girandole)*

DUBOUQUET *(regardant le transparent)* : Là !... ça fait très bien. Il descend de la chaise, son cigare allumé à la bouche.

TOINETTE : Comment ! vous fumez ici, vous ?

DUBOUQUET : Tiens, je vais me gêner, peut-être...

(Un grand bruit et des cris se font entendre)

TOINETTE *(à part)* : Les invités de madame de Saint-Léon ! Je m'ensauve !... *(Elle sort)*

SCÈNE 19

Dubouquet, Pierrots, Pierrettes, Débardeurs

UN PIERROT : Par ici ! par ici ! (*Une foule de Pierrots, de Pierrettes et de Débardeurs se bousculent en poussant des cris*)

DUBOUQUET (*à part*) : Tiens ! Ils sont déguisés, ceux-là ! Les farceurs m'ont pris mon idée. (*Haut*) Entrrez ! Entrrez ! Messieurs, mesdames, prrenez vos places. (*Ils entrent dans le salon en criant*)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

VERSION ORIGINALE

Le théâtre représente un salon éclairé et disposé pour une soirée ; trois portes au fond, donnant sur une espèce de couloir ; une fenêtre donnant sur un balcon à droite ; troisième plan, deux portes latérales ; à droite et à gauche, au premier plan, une grande armoire, à gauche ; au troisième plan, à droite, entre a porte et la fenêtre, un guéridon ; au fond, dans le couloir, des banquettes et une table ; à gauche, sur le devant, adossé au mur, un petit guéridon

SCÈNE PREMIÈRE

Paul, Beauregard, Plantin, Fanny, invités ; puis Mme de Prévannes.

Au lever de la toile on achève un quadrille, dans lequel figurent, au premier plan, Paul avec Fanny, Beauregard avec une invitée, etc. Plantin ne danse pas et se tient à l'écart, assis à droite ; à la fin de la contredanse, il éternue.

MME DE PRÉVANNES (*entrant par le fond du milieu*) : Comment ! Un quadrille ici, dans ce salon, mais vous devez étouffer ! (*Plantin se lève*)

FANNY : Non, ma tante ! la danse ça rafraîchit.

MME DE PRÉVANNES : Ah ! monsieur de Beauregard ! c'est très aimable à vous d'être venu...

BEAUREGARD (*saluant*) : Madame !

PAUL (*bas à Fanny*) : Quel est donc ce monsieur de Beauregard ?

FANNY (*de même*) : Le propriétaire... un vieil ami de la maison.

BEAUREGARD : Permettez-moi, madame, de vous présenter mon neveu, (*montrant Plantin qui se mouche*) Ernest Plantin, que j'ai pris la liberté d'amener. (*Bas à Plantin*) La petite te regarde... De la tenue !...

MME DE PRÉVANNES : Et vous avez bien fait, monsieur, on a jamais trop de danseurs, car je présume que Monsieur danse ?

BEAUREGARD : Certainement. (*Bas à Plantin*) Réponds quelque chose de gracieux. (*Il le fait passer près de madame de Brévannes*)

PLANTIN : Figurez-vous, madame... (*Il éternue*)

BEAUREGARD (*revenant près de madame de Brévannes*) : Assez ! (*À Mme de Brévannes*) Je vous demande grâce pour lui... Ce pauvre Plantin est affligé d'un rhume de cerveau. (*Ritournelle de l'air suivant*)

MME DE PRÉVANNES (*aux invités*) : Ah !... j'entends l'orchestre... Mesdames, si vous vouliez passer dans le grand salon.

ENSEMBLE

Air : polka de *Pas de fumée sans feu*.

C'est une polka qui commence,
Quels accords enivrants et doux !
L'appel de sa vie cadence
Ce soir doit nous/ vous rallier tous.

Plantin fait sa partie en se mouchant, Beauregard, Plantin et les invités sortent par le fond. Pendant que Mme de Prévannes reconduit ses invités, Paul parle bas à Fanny.

SCÈNE 2

Paul, Mme de Prévannes, Fanny.

MME DE PRÉVANNES (*redescendant, à Paul*⁴) : Eh bien, vous ne suivez pas ces dames ?

FANNY : Oh !... grondez-le bien fort, ma tante... Monsieur veut nous quitter...

MME DE PRÉVANNES : Déjà... Mais le bal est à peine commencé.

⁴ À cette époque, les plateaux étaient plus inclinés qu'aujourd'hui afin que le public voit mieux les acteurs du deuxième et troisième rang. Ainsi, on disait « descendre » quand on venait vers l'avant-scène et « monter » quand on allait vers le fond.

PAUL : Pour une heure seulement... Un rendez-vous indispensable... avec l'avoué qui doit me céder son étude... je reviendrai... (*Il remonte et redescend au milieu*) Ah ! une nouvelle ! une grande nouvelle !... mon oncle est arrivé.

MME DE PRÉVANNES : Monsieur Dubouquet ?

PAUL : Lui-même !

MME DE PRÉVANNES : Et que vient-il faire à Paris ?

PAUL : Vous ne devinez jamais... il vient chercher la croix... il prétend qu'on la lui doit... mais une chose dont vous ne vous doutez pas, c'est que vous êtes compromise...

MME DE PRÉVANNES : Moi ?

PAUL : J'ai eu l'imprudence de lui parler de votre parenté avec un ami du secrétaire du ministre... il compte sur votre protection... il viendra vous voir demain en habit noir.

FANNY : Oh ! ma tante... vous la lui ferez donner ?...

MME DE PRÉVANNES : Mais ma chère enfant je ne dispose pas de cela... (*À Paul*) Et pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

PAUL : La fatigue du voyage... je l'ai laissé en tête-à-tête avec un monsieur Bigaro, qu'il a conduit à Paris... un de ses concurrents dans l'art de fabriquer la pommade.

FANNY : Et lui avez-vous parlé ?

PAUL : De notre prochain mariage ?... Pas encore... Comme je compte lui emprunter cent mille francs pour payer mon étude... il faut attendre le bon moment.

MME DE PRÉVANNES : Quel malheur qu'il ne soit pas ici... je l'aurais présenté à mon cousin, l'ami du secrétaire du ministre.

PAUL : Vous attendez beaucoup de monde... Oh ! mais votre bal est superbe ! (*il remonte*)

MME DE PRÉVANNES (*passant près de Fanny*) : Mais... je l'espère.

FANNY : Avez-vous vu madame de Villers ?

PAUL (*redescendant*) : Madame de Villers ?

MME DE PRÉVANNES : Une femme charmante, entrée depuis cinq minutes et qui a déjà fait l'admiration du salon.

PAUL : C'est la première fois que je vous entends nommer cette dame.

FANNY : Je crois bien, nous ne la connaissons que depuis hier.

PAUL : Et vous la recevez ?

MME DE PRÉVANNES : C'est bien le moins... il y a deux jours... à la sortie du concert, il faisait un temps affreux... cette dame eut l'obligeance de nous offrir sa voiture... Aussi ai-je cru devoir lui adresser une invitation... Du reste, elle est fort bien... un ton charmant !...

FANNY : Et une façon de danser qui a quelque chose de piquant... Elle se balance.

MME DE PRÉVANNES (*voyant Florentine qui arrive par le fond à droite*) : Chut !... la voici !...

SCÈNE 3

Les mêmes, Florentine.

FLORENTINE : Pardon !... je vous dérange peut-être ?

MME DE PRÉVANNES : Du tout !... nous parlions de vous... Permettez-moi de vous présenter monsieur Paul, un de nos meilleurs amis.

PAUL (*saluant*) : Madame... (*apercevant Florentine ; à part*) Oh !

FLORENTINE (*de même*) : Ah !

MME DE PRÉVANNES : Quoi donc ? vous connaissez Madame ?

PAUL : Oui... je crois... j'ai eu l'honneur de rencontrer Madame chez l'ambassadeur...

FLORENTINE : Turc !

PAUL (*de même*) : Turc !... précisément !

FLORENTINE : Un bal charmant !... moins joli que le vôtre pourtant... Vos invités arrivent en foule.

MME DE PRÉVANNES : Et nous ne sommes pas là pour les recevoir. (*Saluant Florentine*) Vous permettez ? (*Elle remonte*)

FANNY : À bientôt, monsieur Paul... (*Elle remonte près de sa tante, Florentine passe à droite*)

ENSEMBLE

PAUL, à part

O rencontre maudite !

En croirai-je mes yeux !

Mais je dois au plus vite

L'éloigner de ces lieux !

FLORENTINE

Ma présence l'irrite,

Il semble soucieux,

Pourquoi donc aussi vite

S'éloigner de ces lieux ?

FANNY ET MME DE PRÉVANNES

Ce départ-là m'/t' irrite
Mon/ton cœur es soucieux.
Faut-il quitter si vite
Un bal délicieux ?

(Fanny et madame de Prévannes sortent par le fond à gauche ; Paul se dirige vers le fond à droite ; mais dès que ces dames se sont éloignées il revient vivement vers Florentine)

SCÈNE 4

Paul, Florentine ; puis Toinette.

PAUL *(se plaçant en face de Florentine)* : Vous ici, Florentine !... c'est du joli !

FLORENTINE : Tiens ! j'ai reçu une invitation.

PAUL : Une invitation ! mais, vous auriez dû comprendre, ma chère, que votre position... votre éducation... une fleuriste !...

FLORENTINE : Hein ?

PAUL : Vous interdisait l'entrée d'un certain monde.

FLORENTINE : Ah çà, petit jeune homme... mêlez-vous de vos affaire !

PAUL : J'espère que vous n'allez pas rester ici ?

FLORENTINE : Tiens ! on dit qu'il y a un souper.

PAUL : Voyons, ne plaisantons pas... Prétendez une migraine... une indisposition... Je vais vous faire avancer une voiture. *(Il remonte)*

FLORENTINE *(fredonnant)* : Larifla fla fla !... Larifla ! fla, fla !...

PAUL *(avec colère, redescendant)* : Florentine !

FLORENTINE : Je vous gêne, n'est-ce pas ! et je sais bien pourquoi... Vous voulez épouser la nièce ?... Mais il y a un petit malheur.

PAUL : Lequel ?

FLORENTINE : Je ne donne pas mon consentement.

PAUL : Vraiment ? Eh bien... je m'en passerai.

FLORENTINE : Parce que je puis parler... J'ai de vous des lettres brûlantes.

PAUL : Et vous oseriez ?

FLORENTINE : Tines, pourquoi pas ? C'est drôle, en voyant ce monde élégant, ces femmes qui ont des maris, il m'est venu une idée.

PAUL : Laquelle ?

FLORENTINE : C'est d'en avoir un aussi...

PAUL : Ah ! par exemple !

FLORENTINE : Oui, je suis lasse de rester garçon, et j'ai songé à vous.

PAUL : Vous êtes trop bonne.

FLORENTINE : Paul, je vous autorise à demander ma main à ma famille.

PAUL : Eh ! vous n'en avez pas, de famille.

FLORENTINE : Je la représente, monsieur.

PAUL : C'est bien flatteur pour elle... D'ailleurs, c'est une folie... Vous savez bien que mon oncle Dubouquet ne consentirait jamais.

FLORENTINE : J'embrasserai ses genoux... Où est-il ?

PAUL : Lui... il est... il est à Buenos-Ayres.

FLORENTINE (*redescendant*) : Très bien... Ainsi, vous refusez ma main ?

PAUL : Avec ivresse !

FLORENTINE : Flattée !... mais prenez-y garde... je suis femme à faire un coup de tête.

PAUL : Florentine !

FLORENTINE : Oui ou non, m'avez-vous promis de m'épouser ?

PAUL : Oh ! je vous ai promis... c'était du carnaval.

FLORENTINE : Je comprends... une promesse avec un faux nez.

PAUL : Voilà.

FLORENTINE : Écoutez, je suis bonne personne... je ne tiens pas essentiellement à épouse... un avoué... je n'aime pas cet état-là, mais trouvez-moi un autre parti.

PAUL : Vous êtes folle !

FLORENTINE : Possible ! mais il ne fallait pas me promettre ! Et si à minuit précis, vous entendez minuit ! vous ne m'avez pas présenté un autre futur... sans faux nez, j'éclate ! Je montre vos lettres à madame de Prévannes.

PAUL (*avec menace*) : Ah ! si vous faites cela !

TOINETTE (*entrant étourdiement par le fond-milieu*) : Madame, voici des cartes.

FLORENTINE (*à part*) : Quelqu'un !... (*haut*) Désolé, monsieur, je suis engagée pour seize contredanses.

TOINETTE : Tiens ! je croyais que Madame était là. (*Elle va poser ses cartes sur un petit guéridon à gauche*)

FLORENTINE (*passant devant Paul, en se donnant des airs, bas*) : Hein ?... Quel chic !...

PAUL (*bas*) : Voyons, Florentine... c'est une plaisanterie.

FLORENTINE (*bas*) : À minuit, ou j'éclate !

PAUL (*à part*) : Et l'heure de mon rendez-vous ! comment faire ?

FLORENTINE (*voyant que Toinette les observe et saluant cérémonieusement*) : Monsieur !

PAUL (*de même*) : Madame... (*à part*) Que le diable l'emporte !

(*Il sort brusquement par le fond à droite*)

SCÈNE 5

Toinette, Florentine ; puis Beauregard.

FLORENTINE (*voyant Toinette disposer les cartes sur le guéridon*) : Tiens ! on va jouer ici ?

TOINETTE : Oui, madame.

FLORENTINE : Le *lansquen*... ou le *baccar*⁵

TOINETTE : Plaît-il ?

FLORENTINE : Non... rien ! un jeu grec !... (*À part*) Fichus mots !...

TOINETTE : On joue petit jeu ici... c'est pas comme là-haut, chez madame de Saint-Léon... à l'étage au-dessus... ils engraisent joliment la cagnotte... et quelle société !... en voilà une de société.

FLORENTINE (*s'éventant*) : C'est *rup* ?...

TOINETTE : Plaît-il ?

FLORENTINE : Encore un mot grec... (*À part*) Je possède trop le grec !

TOINETTE : Les dames surtout ! voilà qu'est calé !... madame de Saint-Ernest... madame de Saint-Victor... madame de Saint-Alphonse... elles ont toutes des saints... devant leurs noms...

FLORENTINE : C'est du faux... je connais ça !

TOINETTE : Et ces messieurs !... ce soir, ils sont déguisés... et ils dansent en se tortillant !... on dirait une compote de grenouilles !... tenez, v'là comme ils font... (*Elle essaie de danser*)

FLORENTINE (*s'oubliant et dansant aussi*) : Mais non... tu n'y es pas... tiens... voilà !...

BEAUREGARD (*entrant pas le fond-milieu, à Florentine*) : Madame (*Air de danse de l'orchestre*).

TOINETTE et FLORENTINE (*s'arrêtant*) : Oh !

⁵ Pour lansquenet et baccara (jeux de cartes. Plus loin rup pour rupin. Genre qu'elle se donne.

BEAUREGARD (*gracieusement*) : L'orchestre nous invite... Me sera-t-il permis de réclamer ma contredanse ?

FLORENTINE : Avec plaisir... vous voyez... j'étais en train...

TOINETTE : De répéter un pas.

FLORENTINE : Espagnol.

BEAUREGARD : Un boléro... je l'avais reconnu...

FLORENTINE : Ah ! vous l'aviez... Monsieur est étranger ?

BEAUREGARD : Oui, madame... je suis de Mâcon. (*Respectueusement*) Madame voulez-vous le faire l'honneur d'accepter mon bras ?

FLORENTINE (*lui donnant le bras*) : Mille pardon... je suis confuse...

BEAUREGARD : Oh ! charmante !... charmante !... charmante !... (*Il sort avec Florentine par le fond-milieu, et ils disparaissent par la droite.*)

SCÈNE 6

Toinette, puis Dubouquet et Bigaro.

TOINETTE (*regardant sortir Florentine*) : Parlez-moi de celle-là, au moins... Toute grande dame qu'elle est, on peut causer avec elle... (*Dubouquet, et Bigaro paraissent au fond en dansant, venant de la gauche*) Tiens !... v'là encore des messieurs qui arrivent... quelle drôle de tête !... (*Dubouquet et Bigaro cessent de danser. Ils portent un costume exactement semblable. Un long cache-nez leur monte par-dessus le menton*)

DUBOUQUET (*au fond*) : Des lampions dans la cour... de la verdure dans l'escalier... des salons illuminés... c'est ici... (*Ils entrent dans le salon*) J'ôte mon cache-nez.

DUBOUQUET (*apercevant Toinette*) : Ah ! voilà la bonne ! (*Il l'embrasse*) Bonjour la bonne.

TOINETTE (*passant au milieu*) : Eh ben ! eh ben ! ne vous gênez pas !

BIGARO (*l'embrassant aussi*) : Tiens ! voilà la bonne ! Bonjour la bonne !

TOINETTE (*se réfugiant près de Dubouquet*) : L'autre aussi !... si Madame vous voyait !

DUBOUQUET (*cherchant à lui prendre la taille*) : Baste ! (*Elle se sauve près de Bigaro*)

BIGARO (*imitant Dubouquet*) : Baste !

TOINETTE (*se débattant*) : Mais finissez donc ! (*Dubouquet et Bigaro mettent leur cache-nez autour du cou de Toinette, leur paletot sur ses bras, et leurs chapeaux sur ses mains comme deux*

champignons. À part) En v'là des pas gênés !... (Elle sort par le fond, à droite, Bigaro la suit en l'agaçant)

SCÈNE 7

Dubouquet, Bigaro, puis un (une) domestique.

DUBOUQUET (*se croisant les bras*) : Mais finiras-tu Bigaro, finiras-tu ?

BIGARO : Tiens, vous l'embrassez... je l'embrasse !

DUBOUQUET : mais quand donc perdras-tu ta déplorable habitude de me copier servilement ?

BIGARO : Hé vous copier, moi !... Si on peut dire !...

DUBOUQUET : Je dis et je prouve ! À Grasse, ta patrie et la mienne, mes vertus civiques me font élire président du conseil de salubrité ; les tiennes... tes vertus civiques... ne te valent que le titre de secrétaire... Crac ! tu intrigues, tu conspires pour te faire nommer à ma place.

BIGARO : Mais non !

DUBOUQUET : Je ne t'en veux pas... dans le Midi ça se fait... Autre exemple : je sollicite la croix... crac... tu la demandes aussitôt... Je me décide à venir à Paris pour appuyer mes titres. Crac ! tu te décides aussi... je retiens la première place du coupé... crac ! tu te cramponnes à la seconde... Je m'enrhume du cerveau... crac ! tu te mouches... Enfin, tout à l'heure, en montant l'escalier, je glisse... crac ! tu dégringoles... Et ce n'est pas là de la copie, de l'imitation, du décalque ? Mais c'est-à-dire que je suis la France et que tu es ma Belgique !...

BIGARO : Mais, permettez !

DUBOUQUET : Je prouve encore ! Pourquoi es-tu ici ?... Parce qu'ayant eu l'imprudence de dire que j'allais passer ma soirée dans une maison charmante, tu t'es attaché à moi comme une ronce... au tombeau de Virgile !... Enfin, je mets un pantalon noisette, vois le tien ! Un habit bleu barbeau ; regarde ton habit ! Des boutons ciselés, regarde tes boutons !... C'est déplorable !

BIGARO : Eh bien, oui, je ne m'en cache pas... j'ai la faiblesse de vous adopter pour mon chef de file.

DUBOUQUET : Ah ! tu en conviens !... alors tu abdique ta dignité d'homme pour te ravalier à la condition de singe... Affreux jocko⁶ !... (*Apercevant un domestique qui entre par la droite avec un plateau chargé de glaces*) Heureusement voici des glaces. Garçon ! une pistache ! (*Il prend une glace sur le plateau*)

LE DOMESTIQUES (*offrant à Bigaro*) : Et Monsieur ?

BIGARO : Garçon ! une pistache, comme Monsieur !

LE DOMESTIQUE : Il n'y a plus que des vanilles.

DUBOUQUET (*à part*) : C'est bien fait !

BIGARO : Ah ! j'aurais voulu une pistache... Merci.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a pas de quoi, monsieur. (*Il sort par le fond à gauche*)

BIGARO : Voyez-vous, monsieur Dubouquet, ce qui me fascine, ce qui me subjugué... c'est votre aplomb ; car, enfin, vous êtes là, vous mangez tranquillement des glaces, et vous ne savez seulement pas où nous sommes... Voyons, où sommes-nous ?

DUBOUQUET : Nous sommes rue de Bréda, 14 bis.

BIGARO : Oui, mais chez qui ?

DUBOUQUET : Ah ! ceci va nécessiter l'emploi d'un récit... c'est toi qui l'aura voulu. Approche-moi un siège, Bigaro.

BIGARO : Avec plaisir ! (*Il approche un siège, qu'il prend à droite, et passe à gauche*)

DUBOUQUET (*apercevant le domestique, qui rentre par le fond, à gauche, avec un autre plateau*) : Garçon, une vanille !

LE DOMESTIQUE : Voilà... (*Dubouquet remet sur le plateau sa coquille vide et prend une autre glace. À Bigaro*) : Et Monsieur ?

BIGARO : Garçon ! une vanille !... comme Monsieur.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a plus que des pistaches.

BIGARO : Ah ! j'aurais voulu une vanille... Merci.

LE DOMESTIQUE : Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

(Dubouquet remet la seconde coquille sur le plateau. Le domestique sort par le fond à droite. Bigaro passe à gauche)

BIGARO (*à Dubouquet*) : Voyons, chez qui sommes-nous ?

DUBOUQUET (*s'asseyant*) : Bigaro, je me suis toujours considéré comme un homme folâtre... Je suis riche, je digère bien, je ne lis jamais de journaux... donc, je suis un homme folâtre.

BIGARO : Mais cela ne me dit pas...

DUBOUQUET : Silence !

BIGARO (*prenant une chaise à gauche, et venant s'asseoir près de Dubouquet*) : Allez !

⁶ Jocko, personnage de singe au théâtre en 1825 dans la pièce de Gabel et Rochefort : « Jocko ou le singe du Brésil ».

DUBOUQUET : Voilà encore que tu m'imites... Je me relève ! (*Il se lève, Bigaro reste assis*) Ce matin, je fus chez mon neveu, Paul Dubouquet... J'étais ennuyé, maussade... Je lui dis : Paul, qu'est-ce qu'un oncle très gai qui vient de déjeuner avec un ami très ennuyeux peut faire de sa soirée ?

BIGARO (*avec reproche*) : Nous venions de déjeuner ensemble.

DUBOUQUET : Précisément !... je ne te flatte pas...

BIGARO : Allez, continuez ! (*Il se lève*)

DUBOUQUET (*regardant Bigaro*) : Ah ! (*Il s'assoit, Bigaro reste debout. Continuant*) Paul me répond : j'ai pour ce soir une invitation de bal chez madame de Prévannes, une grande dame qui peut appuyer vos titres pour avoir la croix... Venez, je vous présenterai.

BIGARO : Alors, nous sommes chez madame de Prévannes ?

DUBOUQUET : Silence !

BIGARO : Oui ! (*Il s'assoit*)

DUBOUQUET (*regardant Bigaro*) : Ah !... (*Bigaro reste assis*) J'allais accepter cette invitation, lorsque mon odorat fut chatouillé par le parfum d'un billet qui s'étalait sur le secrétaire de mon neveu... En oncle discret, je m'en empare... Le voici (*Il lit*) « Madame de Saint-Léon, rue de Bréda, 14 bis, prie monsieur Paul Dubouquet de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, aujourd'hui, 7 mars... — *post-Scriptum*. On dira des bêtises ! »

BIGARO (*se levant*) : Comment !

DUBOUQUET (*à part*) : Je m'y attendais... il est insupportable !... (*Il retourne à sa chaise, et se met à cheval dessus, en face de Bigaro, qui reste debout*) Comprends-tu ? Une femme qui s'appelle madame de Saint-Léon... qui demeure rue de Bréda... et qui vous écrit : Post-scriptum. On dira des bêtises... c'est clair !

BIGARO : Quoi ! c'est clair ?

DUBOUQUET : Nous sommes chez des figurantes... des farceuses, des rigoleuses !

BIGARO (*prenant une chaise, et s'asseyant exactement comme Dubouquet*) : Vraiment ? vous croyez ?

DUBOUQUET : Mon ami, demain, au point du jour, je me jette du haut des tours Notre-Dame... je compte sur toi.

BIGARO : Pourquoi me dites-vous cela ?

DUBOUQUET (*le regardant faire, et très froidement*) : Bigaro !

BIGARO : Monsieur Dubouquet ?

DUBOUQUET : Parce que je suis las de manger, de me promener, de m'asseoir, et de me lever en partie double... Voilà. (*Il se lève, et remet sa chaise à droite*)

BIGARO (*à part, se levant, et remettant sa chaise à gauche*) : Quel fichu caractère !

DUBOUQUET : Ah çà... Je n'ai pas encore vu la Saint-Léon... Je brûle de lui dire des bêtises.

BIGARO : Vous la connaissez ?

DUBOUQUET : Moi, du tout ! Je me présenterai de la part de mon neveu, et je te présenterai ensuite.

BIGARO : De quelle part ?

DUBOUQUET (*remontant, Bigaro le suit*) : De la mienne ! La maison paraît bien tenue... des tapis partout... un acajou nombreux... Ah ! nous rions follement ! (*Il redescend avec Bigaro*)

BIGARO (*riant*) : Oui, oui, oui, follement !

Air de L'Écu de six francs.

DUBOUQUET

Je me sens d'une gaîté folle,
Et sans alarmer ta pudeur,
Je veux par maintes gaudrioles
Ce soir, nous mettre de bonne humeur,
Tu me verras en bonne humeur...

Il danse sur la ritournelle, Bigaro en fait autant,

Comme un autre, je te l'atteste,
Je sais pincer le calembour ;
Bref, quand je danse, je suis lourd,
Mais quand je parle, je suis lesté.
Si dans ma danse, je suis lourd,
Dans mes propos, je suis très lesté !

Avec ces dames, il faut ça... Hier, je suis allé étudier le terrain.

BIGARO : Où ça ?

DUBOUQUET : À la salle Valentino... un italien qui donne à boire... et à danser... j'y ai remarqué une certaine sylphide, qui frétilait dans une robe abricot...

BIGARO (*avec amertume*) : Vous êtes allé sans moi ! Oh ! monsieur Dubouquet ! (*Il lui prend le bras*)

DUBOUQUET (*se dégageant*) : Mon ami, figure-toi un chien auquel on a attaché un bouchon de paille et qui parvient à s'en dépêtrer. (*Florentine paraît au fond avec deux messieurs. Ils viennent de la gauche*)

BIGARO : Vous me dites toujours de choses désagréables.

SCÈNE 8

Dubouquet, Florentine, Bigaro

FLORENTINE (*au fond, parlant aux deux messieurs*) : Merci, messieurs... je ne danserai pas celle-là. (*Les deux messieurs disparaissent par le fond à droite*)

DUBOUQUET : Une dame ! je me cartonne. (*Il met un faux nez*)

BIGARO (*l'imitant*) : Moi aussi !

FLORENTINE (*entrant dans le salon et s'éventant*) : Ah ! sapristi !

BIGARO : Quoi donc ?

DUBOUQUET (*à part*) : Ma sylphide abricot !... (*saluant Florentine*) Ah ! madame, voilà une bonne fortune à laquelle je ne m'attendais pas.

BIGARO (*de l'autre côté, saluant aussi*) : À laquelle nous ne nous attendions pas.

FLORENTINE (*à part*) : Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUBOUQUET : J'espère, madame, que vous ne me refuserez pas l'honneur de pincer la première contredanse avec moi ?

BIGARO : Je m'inscris pour pincer la seconde.

FLORENTINE (*à part*) : Tiens ! ils parlent grec ! (*haut*) Messieurs, je ne comprends pas.

DUBOUQUET : J'ai eu l'honneur de vous apercevoir, hier, au bal Valentino.

MADAME DE PRÉVANNES (*en dehors*) : Allons, messieurs, je vous recommande les dames.

FLORENTINE : Taisez-vous donc !

DUBOUQUET : Quoi ?

FLORENTINE (*regardant vers le fond à gauche*) : La maîtresse de la maison. (*Elle remonte*)

DUBOUQUET (*à part*) : La Sain-Léon ! je me décartonne. (*Il ôte son faux nez et époussette ses bottes avec son mouchoir. Bigaro l'imité*)

BIGARO : Je me décartonne.

FLORENTINE (*à part*) : Je vais faire un tour au buffet. (*Elle sort vivement par le fond à droite*)

DUBOUQUET (*à Bigaro*) : Allons Bigaro, de l'élégance et du vernis ! (*Mme de Prévannes entre avec Fanny, par le fond, à gauche*)

SCÈNE 9

Fanny, Madame de Prévannes, Dubouquet, Bigaro

MADAME DE PRÉVANNES (*apercevant Dubouquet et Bigaro, et allant à eux*) : Ah ! messieurs !...

DUBOUQUET (*bas à Bigaro*) : Femme très bien... ma foi !

BIGARO (*bas à Dubouquet*) : Vous allez me présenter ?

DUBOUQUET (*à Mme de Prévannes*) : Pardon, belle dame, si j'ose me présenter sans avoir l'honneur d'être connu de vous... (*bas à Bigaro*) Elle me fait l'effet d'une franche gaillarde. (*Haut*) Jasmin Dubouquet.

MADAME DE PRÉVANNES (*avec empressement*) : Monsieur Dubouquet, propriétaire aux environs de Grasse ?

DUBOUQUET : Département du Var.

FANNY (*vivement*) : Oncle de monsieur Paul !

DUBOUQUET (*bas, à Bigaro*) : Ces farceuses-là sont à la piste de tous les étrangers !

BIGARO (*bas*) : Présente-moi...

DUBOUQUET (*bas*) : Tu m'ennuies !... (*Haut à Mme de Prévannes*) Eh ! quoi ! madame, je suis assez fortuné pour ne pas être complètement inconnu !

MADAME DE PRÉVANNES : Comment donc ? mais monsieur Paul nous parle souvent de vous.

DUBOUQUET : Vraiment !... (*À part*) Il me met en avant pour les éblouir. (*Haut*) Ah ! vous voyez Paul ?

FANNY : Tous les jours !

DUBOUQUET : Tous les jours !... (*bas, à Bigaro*) Il vient pour la petite.

BIGARO (*bas à Dubouquet*) : Présente-moi.

DUBOUQUET (*bas*) : Tu m'ennuies (*À part*) Quelle scie !... (*bas*) Arrive (*Haut à Mme de Prévannes*) Mais j'oubliais un bétail... un détail ! Oscar Bigaro... un homme charmant... plein de... enfin, il est très riche. (*À Bigaro*) Salue... Très bien ! c'est fait !...

MADAME DE PRÉVANNES : À mon tour, permettez-moi de vous présenter ma nièce...

DUBOUQUET (*à part*) : Une farceuse en herbe... (*Haut*) La charmante enfant. (*Bas à Bigaro*) Tu sais que ce n'est pas sa nièce du tout.

BIGARO : Parbleu ! (*Il remonte et passe à gauche*)

DUBOUQUET (*à part*) : Elle est gentille ! si je déposais un baiser ?... Bah ! je dépose... (*Haut, à Mme de Prévannes*) Vous permettez ? ... (*Il passe près de Fanny et l'embrasse*)

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : Oh ! un futur oncle !

DUBOUQUET (*à part*) : Si je récidivais ?... Bah ! je récidive. (*Il embrasse encore Fanny*)

BIGARO (*à part*) : Comme il entend la femme, cet être-là... (*S'approchant de Fanny*) À mon tour !... (*Dubouquet passe près de lui et l'arrête*)

FANNY (*allant à sa mère, bas*) : Quel excellent homme !

MADAME DE PRÉVANNES (*passant près de Dubouquet*) : Et maintenant, monsieur Dubouquet, n'oubliez pas une chose, c'est que mes soirées ne ressemblent en rien à celles du grand monde.

DUBOUQUET (*à part*) : Je m'en doute fichu bien !

MADAME DE PRÉVANNES : Ici, pas de gêne d'étiquette...

DUBOUQUET : Alors, j'ôte mes gants. (*Il les ôte*)

MADAME DE PRÉVANNES : Comment !

BIGARO (*ôtant aussi ses gants*) : À Grasse, nous les mettons dans l'escalier, et nous les ôtons dans l'antichambre.

DUBOUQUET : Avant d'entrer, c'est l'usage du pays.

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : À votre aise... Tout ce que j'exige, c'est de la gaîté... de l'entrain...

DUBOUQUET : Nous connaissons le programme... moi, d'abord, j'aime à vous dire...

MADAME DE PRÉVANNES : De quoi ?

DUBOUQUET : Des bêtises ! (*riant*) Hi ! hi ! hi !

BIGARO (*l'imitant*) : Hi ! hi ! hi !

DUBOUQUET (*bas, à Bigaro*) : Tais-toi ! Tu me refroidis ! (*À Mme de Brévannes*) Car enfin, qu'est-ce que la vie ? une bêtise en une soixantaine de tableaux... quand la Parque inflexible n'y fait pas de coupures... mais prout ! quittons ces sombres bords... et vive la folie !

MADAME DE PRÉVANNES (*bas, à Fanny*) : L'oncle est d'une humeur charmante !

FANNY (*bas*) : Si vous lui parliez de notre mariage ?

MADAME DE PRÉVANNES (*bas*) : Ma fois, j'en ai envie.

(*Air de danse à l'orchestre*)

DUBOUQUET : Ah j'entends grincer l'orchestre.

MADAME DE PRÉVANNES : Monsieur Dubouquet.

DUBOUQUET : Ma charmante.

MADAME DE PRÉVANNES (*bas*) : Restez !... j'ai à vous parler.

DUBOUQUET : À moi ?... (*Bas à Bigaro*) Emmène la petite. (*Il passe à gauche*)

BIGARO : *(offrant son bras à Fanny, qui vient à lui)* : Mademoiselle.

FANNY : Volontiers, monsieur.

ENSEMBLE

Air : polka de Sopha

Entendez-vous c'est la polka ,

La mazurka

Dont le gai signal nous/ vous appelle,

La ritournelle

En ce moment *(bis)*.

Met tout le bal en mouvement.

Bigaro et Fanny sortent par le fond-milieu et disparaissent par la gauche, les trois portes du fond, qui jusqu'à présent sont restées ouvertes, se ferment à ce moment.

SCÈNE 10

Dubouquet, Madame de Prévannes ; puis Fanny

DUBOUQUET *(à part, regardant Mme de Prévannes)* : Cette commère-là est très bien... Si je profitais du tête-à-tête...

MADAME DE PRÉVANNES *(s'asseyant à droite et invitant du geste Dubouquet à en faire autant)* : Monsieur...

DUBOUQUET *(venant s'appuyer sur la chaise à côté de Mme de Prévannes)* : Il paraît que nous allons rire ce soir ?

MADAME DE PRÉVANNES *(gracieusement)* : Nous ferons du moins tout notre possible pour vous empêcher de vous ennuyer.

DUBOUQUET : Et vous réussissez sans peine... Parole d'honneur, vous m'allez.

MADAME DE PRÉVANNES *(étonnée)* : Ah !

DUBOUQUET *(à part)* Cristi ! les belles épaules ! *(haut et s'asseyant à côté d'elle)* : Vous m'allez même beaucoup, et moi suis-je dans vos cordes ? hein ? *(Il veut lui prendre la main)*

MADAME DE PRÉVANNES *(étonnée, retirant sa main)* : Mais, monsieur.

DUBOUQUET (*à part, lui tournant le dos*) : Elle fait des manières... je deviens froid.

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : C'est un original... mais je suis prévenue... (*Haut*) Vous êtes sans doute pour quelques temps à Paris... j'espère que vous viendrez nous voir souvent !...

DUBOUQUET (*à part*) : Elle se repent... De la clémence... (*Haut, et se retournant vers elle*) Tous les jours, belle dame, tous les jours !

MADAME DE PRÉVANNES : Monsieur Paul est de nos intimes.

DUBOUQUET : La maison lui plaît... ou plutôt... avouez-le, ah ! le drôle a du goût !...

MADAME DE PRÉVANNES : Que voulez-vous dire ?

DUBOUQUET : Est-ce que je ne me suis pas aperçu que la petite Fanny ?...

MADAME DE PRÉVANNES : Au fait, pourquoi vous le cacherais-je ?

DUBOUQUET : Parbleu ! je suis bon prince !

MADAME DE PRÉVANNES : Ils s'adorent !...

DUBOUQUET : J'approuve... La petite a de l'œil !...

MADAME DE PRÉVANNES (*à part*) : Il a des expressions... (*haut*) Voilà deux mois qu'ils s'aiment.

DUBOUQUET : Deux mois ! Ça dure encore ?

MADAME DE PRÉVANNES : Comment ! Encore ?... J'espère que ça durera toujours.

DUBOUQUET (*riant*) : Toujours !... ah ! vous avez dit ça !

MADAME DE PRÉVANNES : Paul est charmant avec elle... toujours de nouvelles protestations, de nouvelles promesses !...

DUBOUQUET (*à part*) Il les emberlificote, le petit gremlin ! Je lui lègue tout mon bien !

MADAME DE PRÉVANNES : Ils ont formé des projets... Je ne sais si je dois raconter ça.

DUBOUQUET : Allez donc !... (*lui prenant la taille*) Allons-y !...

MADAME DE PRÉVANNES (*étonnée, se levant*) : Monsieur !...

DUBOUQUET (*se levant aussi*) : Allons-y... Alonzo (*à part*) Je ne serais pas fâché de savoir comment ce gaillard-là s'y prend pour embobiner les femmes... Moi, je promets le mariage... Jusqu'à présent, ça m'a réussi.

MADAME DE PRÉVANNES : Voilà donc leur plan... Aussitôt après le mariage...

DUBOUQUET : Hein ?

MADAME DE PRÉVANNES : Aussitôt après le mariage...

DUBOUQUET : Ah ! ah ! ah ! très bien ! (*À part*) Le drôle m'a chipé mon procédé... je lui lègue tout mon bien.

MADAME DE PRÉVANNES : Est-ce que vous vous opposeriez ?

DUBOUQUET : Du tout ! du tout ! je donne ma bénédiction d'avance... (*À part, passant derrière Mme de Prévannes*) Pristi !... les belles épaules !...

MADAME DE PRÉVANNES (*à part, passant à gauche*) : Il est bien disposé... Si je lui parlais de cet emprunt... (*Haut*) Et s'il devait vous en coûter...

DUBOUQUET : M'en coûter ?... (*À part*) Je flaire une carotte, je redeviens froid.

MADAME DE PRÉVANNES : Votre neveu est sur point d'acheter une étude... mais pour que ces beaux rêves puissent se réaliser... il faudrait...

DUBOUQUET (*à part*) : Hein ! la carotte se développe !... (*Haut*) Il faudrait ?...

MADAME DE PRÉVANNES : Vous comprenez... dans ce monde, on a besoin d'être aidé, secouru, épaulé...

DUBOUQUET (*vivement*) : Épaulé !... il serait à désirer, madame, que tout le monde le fût aussi richement que vous !...

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : Oh ! décidément, je vois que vous ne voulez pas causer sérieusement.

DUBOUQUET : Au contraire...

MADAME DE PRÉVANNES : Et je laisse à votre neveu le soin de vous parler d'un emprunt... (*Fanny entre tout doucement par le fond-milieu, et écoute*)

DUBOUQUET : Un emprunt ?... (*À part*) Nous y voilà !

MADAME DE PRÉVANNES : Ah ! ce mot vous effraie ?

DUBOUQUET : Nullement... et quel qu'en soit le taux... je le soumissionne d'avance...

MADAME DE PRÉVANNES : Ah ! prenez garde ! il s'agit de...

DUBOUQUET : Qu'importe ! (*À part*) Il paraît que c'est raide...

MADAME DE PRÉVANNES : Il s'agit de...

DUBOUQUET : De ?...

MADAME DE PRÉVANNES : De cent mille francs !

DUBOUQUET (*à part*) : Bigre !... comme elle y va !... (*Haut*) Qu'est-ce que c'est que ça, cent mille francs ?... Mettons deux cent mille francs... allez !... Ah ! bah ! pour voir ces chers enfants heureux !...

FANNY (*descendant vivement entre sa mère et Dubouquet*) : Ah ! que vous êtes bon !

DUBOUQUET (*à part*) : Haïgne !... l'enfant nous écoutait... Comme c'est dressé !...

FANNY : Et pour vous remercier... tenez... je vais vous embrasser.

DUBOUQUET : De grand cœur ! (*À part, l'embrassant*) On ne fait que ça ici... (*Il l'embrasse encore*) Petite forêt de Bondy ! (*On entend l'orchestre*) Ah ! l'orchestre recommence à grincer... (*Il remonte et prend le milieu*) Je vous demanderai la permission de faire un tour dans le bal.

MADAME DE PRÉVANNES (*très gracieuse*) : Comment donc !... Au revoir, monsieur Dubouquet.

FANNY (*de même*) : Adieu, monsieur Dubouquet !

DUBOUQUET : Mesdames (*À part*) Voilà de franches gaillardes. (*Il sort par le fond-milieu, en tirant son faux nez de sa poche*)

SCÈNE 11

Madame de Prévannes, Fanny ; puis Beauregard et Plantin

MADAME DE PRÉVANNES : Ce monsieur Dubouquet est un excellent homme... de manières un peu singulières... un peu provinciales...

FANNY : Mais je ne trouve pas, il est fort bien... pour un oncle.

MADAME DE PRÉVANNES : Qui donne son consentement. (*Elle cause bas*)

BEAUREGARD (*entrant avec Plantin par la porte du fond, à gauche, bas*) : Elle sont seules... voici le moment de faire ta demande.

PLANTIN : oui, mon oncle (*il éternue*)

MADAME DE PRÉVANNES : Hein ? (*se retournant en souriant*) Ah ! je me doutais que monsieur ne devait pas être très loin.

BEAUREGARD : Madame, c'est mon neveu... Il désirerait avoir avec vous un moment d'entretien.

MADAME DE PRÉVANNES : Avec moi !

FANNY : Je me retire.

PLANTIN : Non... Mademoiselle n'es pas de trop parce que... (*Il éternue*)

BEAUREGARD : Je vous laisse... il vous expliquera lui-même... (*Bas à Plantin*) Allons ! de l'éloquence... et mouche-toi avant de commencer. (*Saluant les dames, haut*) Madame... Mademoiselle ! (*Il sort par la porte du fond-milieu*)

SCÈNE 12

Plantin, Madame de Prévannes, Fanny

MADAME DE PRÉVANNES (*bas à Fanny*) : Que peut nous vouloir ce monsieur ? (*Haut à Plantin qui se mouche*) Nous vous écoutons.

PLANTIN : Madame... et vous aussi, mademoiselle... vous trouverez sans doute qu'il est bien téméraire à moi de... (*À part*) Diable de nez !

MADAME DE PRÉVANNES : Remettez-vous... vous paraissez ému.

PLANTIN : C'est mon rhume et la circonstance avec laquelle... (*Il fait des efforts pour éternuer mais n'y parvient pas*)

FANNY (*à part*) : C'est une calamité qu'un nez comme celui-là...

PLANTIN : Madame... et vous aussi mademoiselle... vous trouverez sans doute qu'il est bien téméraire à... à... (*Il éternue plusieurs fois avec fracas*)

MADAME DE PRÉVANNES et FANNY (*riant à part*) : Ah !...

MADAME DE PRÉVANNES (*riant à demi*) : Plus tard, monsieur, je vois que vous n'êtes pas à votre aise...

PLANTIN : Permettez, madame...

MADAME DE PRÉVANNES (*riant*) : Il faut vous soigner, monsieur... (*Elle remonte*)

PLANTIN (*s'approchant de Fanny*) : Mademoiselle.

FANNY (*riant*) : Il faut vous soigner, monsieur. (*Elle remonte près de sa mère*)

MADAME DE PRÉVANNES et FANNY (*riant*) : Adieu, monsieur (*Elle sortent par la porte du fond-milieu*)

PLANTIN : Je ne sais pas si elles ont parfaitement saisi... Je vais les rejoindre.

Il sort en éternuant par la même porte que les dames ; cette porte se referme... Au même instant, s'ouvrent les deux portes du fond, à droite et à gauche ; Dubouquet entre par celle de gauche, et Bigaro par celle de droite : tous deux ont leur faux nez, ils ont l'air fort triste : ils arrivent sur le devant de la scène, face au public, et poussent un bâillement formidable ; les portes se sont refermées.

SCÈNE 13

Dubouquet, Bigaro ; puis Toinette

DUBOUQUET (*se retournant, en face de Bigaro*) : Bigaro !

BIGARO (*en face de Dubouquet*) : Monsieur Dubouquet !

DUBOUQUET : Je m'embête ! je dirai plus... je ne m'amuse pas !... Ils appellent ça un bal !... c'est laid, c'est triste, c'est maussade... Enfin, croirais-tu que je n'ai pas entendu la moindre bêtise ?... (*Ils ôtent leurs faux nez*)

BIGARO : Ni moi non plus.

DUBOUQUET : Et les femmes, donc ? Elles baissent les yeux, elles pincent les lèvres... En entrant, j'aperçois une petite commère grassouillette... je me dis : Bon ! voilà mon affaire ! et je lui prends le coude... le coude seulement... Je crois qu'il n'y a pas de mal à ça !

BIGARO : Tiens ! parbleu !

DUBOUQUET : Elle se lève... me lance un regard foudroyant et va se plaindre à une grosse paire de moustaches qui grisonnait dans un coin.

BIGARO : Chipie !

DUBOUQUET : C'était un général prussien. Ce choucroute vient me chercher querelle.

BIGARO : Qu'avez-vous fait ?

DUBOUQUET : Moi ? je lui ai parlé du grand Frédéric... et il m'a prié d'agréer ses excuses... veux-tu que je te dise ? ce raout manque de liqueurs fortes... il n'y a rien de tel qu'un verre de punch pour décoller la situation... et j'attends le punch !...

BIGARO : Moi aussi.

DUBOUQUET : Nécessairement, puisque je l'attends. (*Toinette entre par la droite et se dirige vers l'armoire à gauche*)

TOINETTE (*entrant*) : Ah ben ! il n'y a plus de sucre !

DUBOUQUET (*l'arrêtant au milieu du théâtre*) : Tiens !... la bonne !... Jeune Picarde !

TOINETTE : Monsieur ?

DUBOUQUET : Un renseignement ?... Est-ce qu'il ne serait pas vaguement question de faire circuler le punch ?

TOINETTE : Le punch ?... il n'y en a pas (*Elle va à l'armoire qu'elle ouvre*)

DUBOUQUET : Pas de punch !... Donnez-moi mon paletot, je décampe !

BIGARO : Nous décampons !

DUBOUQUET (*regardant dans l'armoire ouverte*) : Des bouteilles !... oh ! quelle idée !

BIGARO : Quoi ?

DUBOUQUET : Rien ! (*À Toinette, qu'il prend par la main*) Petite, va me chercher un baquet, une marmite, une bassinoire.

TOINETTE (*étonnée*) : Une bassinoire ?

DUBOUQUET : Ce que tu voudras pourvu que ce soit grand et propre.

TOINETTE : Mais, monsieur...

DUBOUQUET : Va ! ou je te fais flanquer à la porte demain matin. (*Il la pousse dehors par la porte à droite*)

BIGARO (*à part, passant à gauche*) : Une bassinoire !... Est-ce qu'il serait indisposé ?

DUBOUQUET (*apportant au milieu du théâtre le guéridon de droite*) : Bigaro, donne-moi ce pain de sucre dans l'armoire.

BIGARO : Ce pain de sucre ? Pour quoi faire ?

DUBOUQUET : Tu le verras. (*Bigaro prend une chaise qu'il place devant l'armoire, monte dessus et prend le pain de sucre*)

TOINETTE (*rentrant par la droite, avec un énorme chaudron*) : Monsieur... v'là un chaudron ! ça fait-y votre affaire ?

DUBOUQUET (*l'embrassant*) Un chaudron ! Tu es un ange ! (*Il prend le chaudron qu'il pose sur le guéridon*)

BIGARO (*apportant le pain de sucre*) : Voilà le pain de sucre... (*Toinette remonter, et passe à gauche*)

DUBOUQUET : Donne !

BIGARO : Mais qu'est-ce que vous allez faire ?...

DUBOUQUET : Ne t'occupe pas de ça... Embrasse Toinette.

TOINETTE (*pendant que Bigaro l'embrasse*) : Sont-y drôles ! Sont-y drôles !

DUBOUQUET (*qui a dépouillé le pain de sucre, et le plaçant debout dans le chaudron*) : Là !... (*À Toinette*) Maintenant, petite, donne-moi ces bouteilles.

TOINETTE : Et si Madame me chasse ?

DUBOUQUET : Je te prends à mon service, je suis garçon... Tu feras danser l'anse... Va !

TOINETTE : Ma foi ! (*Elle monte sur la chaise devant l'armoire*)

DUBOUQUET : Toi, Bigaro, fais la chaîne.

BIGARO (*à part*) : Mais qu'est-ce qu'il va faire ?...

TOINETTE (*donnant une bouteille à Bigaro*) : À vous ! (*Elle lui passe à mesure toutes les bouteilles désignées, chaque bouteille a une étiquette*)

BIGARO (*lisant l'étiquette*) : Rhum de la Jamaïque !... (*Passant la bouteille à Dubouquet*) À vous ! (*Dubouquet lui rend à mesure chaque bouteille, qu'il repasse à Toinette, en en reprenant une autre*)

DUBOUQUET : Rhum de la Jamaïque. (*Vidant la bouteille dans le chaudron*) Bon pour le service !

BIGARO (*donnant une autre bouteille*) : Kirschwasser.

DUBOUQUET : Kirschwasser... (*Vidant la bouteille*) Ça ne peut pas nuire.

BIGARO (*même jeu*) : Anisette de Bordeaux !...

DUBOUQUET : Anisette de Bordeaux !... (*Hésitant à verser*) Diable ! oh ! ça sera peut-être bon ! (*Il vide la bouteille*)

BIGARO (*même jeu*) : Anisette de Hollande.

DUBOUQUET : Anisette de Hollande ! Cristi !... ça va faire de l'anisette... Après ça, du moment que j'ai admis Bordeaux... la Hollande pourrait s'offenser ! Ménageons ce peuple industriel... (*Il vide la bouteille*)

BIGARO (*qui est près du chaudron*) : Ménageons-le (*Il va rendre la bouteille à Toinette et prend la dernière qu'il apporte à Dubouquet*) Tenez, v'là de l'eau-de-vie.

DUBOUQUET (*prenant la bouteille*) : Qu'elle entre. (*Il verse, et garde la bouteille à la main*)

TOINETTE (*descendant de dessus la chaise*) : C'est la dernière...

DUBOUQUET (*à Toinette*) : Maintenant, une cuillère... une bougie...

TOINETTE (*apportant une grande cuillère à Dubouquet*) : Voilà ! (*Bigaro va prendre une bougie à une girandole à gauche*)

BIGARO (*tenant sa bougie, et regardant Dubouquet qui tourne la cuillère dans le chaudron*) : Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il va faire ?

DUBOUQUET (*s'arrêtant*) : Mâtin !... ça sent le camphre ! (*Lisant l'étiquette de la bouteille qu'il tient*) Ah ! nom d'un petit bonhomme ! Eau-de-vie camphrée ! Bah ! le feu purifie tout ! (*Il rend la bouteille à Toinette, qui la reporte dans l'armoire qu'elle referme en tirant la chaise, puis il allume un papier à la bougie que tient Bigaro et met le feu au punch*)

BIGARO : Ah ! je comprends ! c'est du punch (*Il laisse tomber sa bougie dans le punch allumé*) Ah ! bigre ! elle est tombée au fond ! (*Toinette revient à droite*)

DUBOUQUET : Imbécile !

BIGARO : Ah ! de la bougie... ça fond !

DUBOUQUET : Ce n'est pas pour la bougie... c'est la mèche. (*Regardant le punch*) Ça flambe ! c'est très joli ! Ah ! je les forcerai à s'amuser ! Oh ! il me pousse une idée !

BIGARO : Laquelle ?

DUBOUQUET (*donnant la cuillère à Bigaro*) : Non, tu me la volerais... Tourne toujours. (*Appelant Toinette*).

TOINETTE : Monsieur ? (*Il la prend à part*)

DUBOUQUET : Écoute ! (*Il lui parle à l'oreille*)

TOINETTE : Ah ! c'te farce !

DUBOUQUET : Va ! Dès que ce sera prêt tu m'avertiras.

TOINETTE : Je veux bien, moi ! (*À part*) En v'là un luron réjoui ! (*Elle sort par la droite*)

SCÈNE 14

Bigaro, Dubouquet ; puis un domestique

BIGARO (*près du chaudron et tournant*) : Dites donc, je pense à une chose, moi.

DUBOUQUET (*revenant à gauche*) : Quoi ?

BIGARO : Nous ne pourrions jamais boire ça à nous deux.

DUBOUQUET : Tu crois, (*Regardant l'intérieur du chaudron*) Capon !... Au fait, si nous faisons des politesses... si nous invitons quelqu'un ! C'est que je ne connais personne dans ce bal.

BIGARO : Ni moi !

DUBOUQUET : C'est égal... j'ai un moyen... Il doit y avoir un Adolphe dans la société... il y a toujours un Adolphe rue de Bréda... nous allons le faire demander...

BIGARO : Faisons-le demander (*Le domestique entre par la droite en portant un autre plateau de glaces et se dirige vers le fond*).

DUBOUQUET (*arrêtant le domestique*) : Mon ami, voulez-vous prier monsieur Adolphe de passer dans ce salon pour une affaire extrêmement importante ?

BIGARO : Il y va de son avenir.

LE DOMESTIQUE : Oui, monsieur... (*Il remonte vers le fond, à gauche*)

BIGARO (*goûtant le punch à la cuillère*) : Ça manque de citron.

DUBOUQUET (*arrêtant de nouveau le domestique, et prenant une glace sur le plateau*) : Ah !... voici l'affaire... elle est au citron... (*Il la verse dans le chaudron ; le domestique sort par le fond à gauche*) C'est égal, ça va faire un drôle de margouillis.

SCÈNE 15

Les mêmes, Adolphe ; puis Plantin ; puis quatre Henri, dont le général ; puis cinq Arthur ; puis Toinette

ADOLPHE (*entrant vivement par le fond, à gauche*) : On me demande ?... Pour une affaire importante ?

DUBOUQUET (*le saluant*) : Monsieur Adolphe, n'est-ce pas ? (*Il se met devant le chaudron pour le masquer*)

ADOLPHE : Adolphe de Clerembourg... oui, monsieur.

DUBOUQUET (*à part, après l'avoir salué plusieurs fois*) : Qu'est-ce que je vais lui dire ?... (*Haut*) Permettez-moi de vous présenter monsieur Oscar Bigaro, secrétaire du conseil de salubrité... à Grasse... département du Var. (*Adolphe et Bigaro se saluent cérémonieusement, Dubouquet a passé à droite, et Bigaro s'est mis à son tour devant le chaudron*)

ADOLPHE (*à part*) : Je ne le connais pas... Qu'est-ce que ce chaudron-là ?

DUBOUQUET (*à part*) : Trois, ce n'est pas assez. (*Haut*) Ce cher Adolphe... je vous ai dérangé... vous causiez avec votre ami... votre ami ?...

ADOLPHE : Ernest !

DUBOUQUET : C'est ça ! (*Au domestique qui réparait à la porte du fond, à gauche*) On demande monsieur Ernest !

BIGARO : Il y va de son avenir. (*Le domestique entre dans le bal à gauche*)

ADOLPHE (*à Dubouquet*) : À la fin, monsieur, que me voulez-vous ?

DUBOUQUET : Tout à l'heure... nous ne sommes pas en nombre.

PLANTIN (*entrant vivement par le fond à gauche*) : Il y va de mon avenir !... mon mariage sans doute ?...

DUBOUQUET (*le saluant*) : Monsieur Ernest...

PLANTIN (*vivement*) : Je suis agréé ?

DUBOUQUET : Charmante profession !

PLANTIN : Mais non... je... (*Il éternue du côté du chaudron ; Bigaro étend ses mains sur le punch*)

DUBOUQUET : Dieu vous bénisse ! (*À part*) Il est enrhumé... ça ne compte pas.

ADOLPHE (*s'impatientant*) : Voyons, monsieur, dépêchons-nous... j'ai promis à Henri de lui faire vis-à-vis.

DUBOUQUET : Henri ?... Pardon, est-il enrhumé ?

ADOLPHE : Non !

DUBOUQUET : Très bien. (*Allant ouvrir la porte du fond-milieu, et parlant au domestique que l'on voit dans le couloir*) On demande monsieur Henri. (*Le domestique disparaît à droite*)

BIGARO (*allant aussi au fond en criant*) : Il y va de son avenir ! (*Il revient au chaudron*)

ADOLPHE (*à Plantin*) : Monsieur, savez-vous tout ce que cela signifie ?

PLANTIN : Je crois qu'il s'agit de mon mariage, mais je ne m'explique pas ce chaudron.

LE DOMESTIQUE (*paraissant à la porte du milieu*) : Monsieur... Lequel Henri !... Ils sont quatre.

DUBOUQUET : Tous ! (*Le domestique disparaît à droite*) Vite Henri IV ! (*Criant*) Chemin faisant, ramasse-moi tout ce que voudras d'Arthur, va !... (*s'adressant au premier Henri qui entre par le fond à droite*) Monsieur Henri... nous vous attendions... (*Bigaro a été prendre dans l'armoire un plateau garni de verres, qu'il donne à tenir à Plantin, et remplit les verres*)

PREMIER HENRI : Merci, je ne joue pas le whist.

DUBOUQUET : Il n'est pas question de ça !...

PREMIER HENRI : La bouillotte non plus.

DUBOUQUET (*à part*) : Ah ! très bien !... il est sourd !

TROIS MESSIEURS (*dont le général, entrant par le fond, à droite*) : Qu'est-ce qui demande monsieur Henri ?

DUBOUQUET : Enchanté, monsieur, ravi... (*S'adressant à une grosse moustache*) Tiens !... c'est le général !... Madame ne se ressent pas de... de son coude ?

LE GÉNÉRAL : Vous m'avez fait demander ?

DUBOUQUET : Oui... pour reparler du grand Frédéric.

LE GÉNÉRAL : Je veux bien... figurez-vous que ce grand homme...

DUBOUQUET : Je n'ai pas le temps... (*lui indiquant le sourd*) Adressez-vous à monsieur. (*Le général cause avec le sourd*)

LE DOMESTIQUE (*annonçant par la porte du fond-milieu*) : Messieurs Arthur ! (*Entrent cinq messieurs par le fond-milieu. Le domestique se retire. Les portes se referment.*)

DUBOUQUET (*aux nouveaux venus qui garnissent le fond*) : Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

BIGARO (*à part*) : Il va dépeupler tout le bal.

LE GÉNÉRAL (*au premier Henri*) : Voilà comment fut gagnée la bataille...

PREMIER HENRI : Non, monsieur, ni la bouillotte non plus.

DUBOUQUET : Maintenant que nous sommes au complet... je vais vous dire pourquoi je vous ai convoqués.

TOUS : Ah ! voyons, voyons !

BIGARO : Silence !

DUBOUQUET : Messieurs, voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un verre de punch ?

TOUS : Comment !...

ADOLPHE et PLANTIN : C'est une plaisanterie !...

DUBOUQUET : Bah ! en carnaval ! il faut rire... Bigaro, les verres !

TOUS : Vive le punch ! (*Bigaro distribue des verres à tout le monde et garde le plateau à la main*)

DUBOUQUET : Messieurs, je propose un toast au dimanche gras !

TOUS : Au dimanche gras !

CHŒUR

Air de Clarisse Harlowe (Pairs d'Angleterre).

Joyeux dimanche !
Ta gaîté franche
Au vrai plaisir donne l'essor,
Reviens encor !
Pas de contrainte !
Buvons sans crainte,
Car ce jour-là, mes bons amis,
Tout est permis !

(*À la fin du chœur, tous boivent et font une grimace horrible*)

TOUS : Pouah !

LE GÉNÉRAL : Cré nom !

DUBOUQUET : Il est bon !... Vous le trouvez trop faible ?...

ADOLPHE : Non... on dirait qu'il sent le camphre.

PLANTIN : Moi, je lui trouve un petit goût de suif... mais il n'est pas désagréable... (*Tirant une mèche de son verre*) Qu'est ce que c'est que ça ?

DUBOUQUET (*bas à Bigaro*) : La mèche !

BIGARO (*à Plantin*) : Vous avez la fève, vous êtes le roi !

TOUS : Le roi boit !

DUBOUQUET (*à part*) : J'aime cette gaîté. (*Haut*) Messieurs... je propose un toast au lundi gras !

TOUS : Au lundi gras !

BIGARO : Une idée... si nous faisons des crêpes ?

DUBOUQUET : À la flamme du punch ! bravo !

TOUS : Bravo !

PLANTIN (*dansant et très animé*) : Je vais chercher une poêle à la cuisine... drinn !... drinn !... drinn !... (*Il passe à droite*)

BIGARO (*le suivant*) : Et de la pâte. (*Plantin sort par la droite, en bousculant le premier Henri qui tombe assis sur une chaise*)

DUBOUQUET (*à part*) : Ça s'anime... ma petite fête devient charmante ! (*Haut*) Messieurs ! je propose un toast au mardi gras ! (*Il repasse à droite*)

TOUS : Oui ! oui ! (*Bigaro emplît les verres*)

TOINETTE (*entrant par la droite, à Dubouquet*) : Monsieur !... Monsieur, c'est prêt ... c'est là !

DUBOUQUET : Quoi ?

TOINETTE (*bas*) : Ce que vous m'avez demandé... votre...

DUBOUQUET (*bas*) : Plus bas !... c'est une surprise... (*Toinette sort par la droite*) Ah ! ils ne s'amuse pas ! nous allons voir !... (*Il sort par la droite*)

SCÈNE 16

Les mêmes, moins Dubouquet ; puis Beauregard, madame de Prévannes, Fanny, Florentine, dames ; puis Plantin

BIGARO : Messieurs, je propose un toast au mercredi gras.

TOUS : Au mercredi gras !

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT

Les portes du fond s'ouvrent : Beauregard, Mme de Prévannes, Fanny, Florentine entrent suivis d'une foule de dames.

BEAUREGARD (*entrant en premier*) : Messieurs, on demande des danseurs ! (*Bigaro remet le plateau et les verres sur le chaudron et passe à droite. Les hommes se dispersent en poussant un cri et démasquent le chaudron*) Oh !

LES DAMES (*à la vue du chaudron*) : Ah !

MADAME DE PRÉVANNES (*arrivant par le milieu avec sa nièce et Florentine*) : Qu'est-ce que c'est que ça ! Qu'est-ce que je vois là ?

PLANTIN (*entrant brusquement par la droite, une poêle à la main*) : Voici la poêle ! (*Stupéfait, il passe près de son oncle*)

TOUS : Ciel !

BEAUREGARD : Mon neveu !

FLORENTINE (*à part*) : Il est pochard !

BEAUREGARD (*à Plantin qui est resté tout interdit*) : Répondez, monsieur... une pareille conduite... dans votre position (*Bas*) Un fiancé !

MADAME DE PRÉVANNES : Oui, monsieur, expliquez-vous.

PLANTIN : Madame... voilà ! c'est le gros qui m'a dit... (*Il éternue*) que... (*Il éternue*) je... (*Il éternue*)

BEAUREGARD (*lui prenant la poêle des mains*) : Ah ! au diable ! (*Il le fait passer à droite*)

MADAME DE PRÉVANNES (*à un domestique*) : Baptiste, faites disparaître les traces de cette mauvaise plaisanterie... (*Le domestique enlève le guéridon sur lequel est le chaudron et le replace à droite. Beauregard a mis la poêle sur le chaudron*) C'est insupportable !... (*Aux invités*) Mesdames, messieurs... rentrons dans le bal. (*Ritournelle de l'air suivant*)

BEAUREGARD (*sévèrement à Plantin*) : Mon neveu, je vous défend de me quitter.

BIGARO (*à Florentine et l'invitant*) : Madame, voulez-vous me faire l'honneur...

FLORENTINE : Non, je ne danse pas... conduisez-moi.

BIGARO : Où ça ?

FLORENTINE : Au buffet !

CHEUR

Finale de *Paris qui dort*.

MADAME DE PRÉVANNES

D'une telle folie

Déshonore mon bal !

Cependant je l'oublie

C'est jour de carnaval.

LES AUTRES

D'une telle folie

Déshonorer son bal !

Pourtant elle l'oublie,

C'est jour de carnaval.

Tout le monde sort par le fond, et rentre dans le bal ; les trois portes restent ouvertes.

SCÈNE 17

Dubouquet, seul.

Il entre avec précaution par la droite ; il a remplacé son habit par un manteau espagnol et a sur la tête une toque à plumes ; il porte une guitare en bandoulière.

Coucou !... tiens, ils ne sont plus là... je me suis déguisé en Espagnol, moi ! ah ! ah ! ah ! (*Il rit en faisant un mouvement brusque, s'arrêtant*) Qui est-ce qui me frappe dans le dos ? Ah ! c'est ma guitare !... Je crois que ça les fera rire... mon entrée sera bonne... la Saint-Léon sera contente. En outre, j'ai acheté des pois fulminants pour semer dans le bal... à Grasse, ça se fait toujours... on jette ça sur le plancher... (*Il en jette un*) et en mettant le pied dessus... (*Il marche dessus, le pois ne part pas*) Tiens !... Il en met un second, (*même jeu*) Rien... (*Il en prend plusieurs qu'il jette violemment à terre, aucun ne part*) Ah ! cet épicier a abusé de ma confiance... ses pois fulminants ne fulminent pas... Gredin ! (*Mouvement violent, il se retourne*) Qui est-ce qui me... ah ! c'est toujours ma... guitare... Ce n'est pas tout ! j'ai imaginé quelque chose... je crois que ça fera de l'effet... (*Il va prendre en dehors de la porte à droite un transparent, sur lequel on voit écrit : « ON DIRA DES BÊTISES »*) Un transparent... voilà... on dira des bêtises !... Ces gens sont d'une gaieté flasque... je les rappelle au programme... j'en ai accroché un tout pareil à la porte d'entrée, dans le grand escalier... Celui-ci est pour l'intérieur... où vais-je l'accrocher ?... J'aperçois un clou au-dessus de cette porte... c'est mon affaire... Va-t-on rire, mon Dieu ! va-t-on rire ! (*se retournant*) Mais qui est-ce qui me frappe ? Ah ! c'est ma guitare. (*Il monte sur une chaise et accroche le transparent à un clou, au haut de la porte du milieu, au fond*) Il faut qu'on s'amuse ! il n'y a pas à dire, il faut qu'on s'amuse !

SCÈNE 18

Dubouquet, Toinette

TOINETTE (*venant par le fond à droite. À part*) : Quel vacarme ils font là-haut !... La police vient d'y monter... Elle a saisi la cagnotte... et les invités de madame de Saint-Léon !... Ils se sauvent de tous les côtés... L'escalier est plein de Pierrots et de débardeurs. (*Dubouquet, descendu de sa chaise, l'a remplacée entre la porte du fond, à gauche et celle du milieu ; il remonte dessus et allume son cigare à la girandole*)

DUBOUQUET (*regardant le transparent*) : Là !... ça fait très bien. Il descend de la chaise, son cigare allumé à la bouche.

TOINETTE : Comment ! vous fumez ici, vous ?

DUBOUQUET : Tiens, je vais me gêner, peut-être... (*Un grand bruit et des cris se font entendre*)

TOINETTE (*à part*) : Les invités de madame de Saint-Léon !... Je m'ensauve !... (*Elle sort par la droite, premier plan*)

SCÈNE 19

Dubouquet, Pierrots, Pierrettes, Débardeurs

UN PIERROT (*entrant le premier dans le couloir. Il vient de la droite*) : Par ici ! par ici ! (*Une foule de Pierrots, de Pierrettes et de Débardeurs se précipitent dans le couloir par le fond, à droite en poussant des cris*)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com